

« Dig or Die » ou le « trou d'homme » de la Seconde Guerre mondiale comme fait archéologique : à propos des vestiges matériels de la Bataille de Normandie

Vincent CARPENTIER

Institut national de recherches archéologiques préventives

Centre Michel de Bouïard-CRAHAM

vincent.carpentier@inrap.fr

Le « trou d'homme » et autres abris temporaires ou « semi-permanents » creusés par les troupes d'infanterie sont communs à tous les champs de bataille de 1939-1945. Leur importance historique est évidente dans la mesure où les trois quarts des blessures infligées aux combattants de la dernière guerre furent le fait d'éclats d'obus, de grenades ou de bombes¹. La définition concrète de ces structures soulève toutefois un certain nombre de problèmes d'interprétation vis-à-vis des vestiges archéologiques observés sur le terrain, en particulier ces dernières années en Normandie, où plusieurs centaines ont été mis au jour dans le cadre de fouilles ou de diagnostics préventifs. De même que cela a pu être souligné au sujet des traces matérielles de la Grande Guerre, seule la confrontation critique entre différentes sources documentaires, archéologiques, historiques (manuels militaires), iconographiques et testimoniales permet d'approcher les réalités évolutives attachées à ces structures de combat². Cependant, le trou d'homme de 39-45 n'est plus celui de 14-18. À partir des années 1930, l'armée allemande apporta en la matière, dans le cadre de la « Blitzkrieg », un certain nombre d'innovations-clés auxquelles les armées alliées durent faire face en faisant évoluer à leur tour leurs propres pratiques du combat. Depuis maintenant un peu plus d'une décennie, l'archéologie nous permet d'appréhender ces évolutions à travers les nombreuses traces qui s'y rapportent, indiscutablement les plus répandues sur les théâtres de la Seconde Guerre mondiale, ce qui traduit bien leur importance dans l'histoire des grands conflits du XX^e siècle³. Items-clés de la guerre de position, le trou d'homme et autres petits abris temporaires

¹ Steve WEST, « Foxholes », *The GI Journal*, vol. 1, n° 15, 1998, p. 4.

² Yves DESFOSSÉS, Alain JACQUES et Gilles PRILAU, *L'archéologie de la Grande Guerre*, Rennes, Ouest-France, 2008 ; Yoann RABASTÉ, « La complémentarité des sources historiques et de l'archéologie : La genèse des réseaux de défense de la Grande Guerre (secteur de Reims-France) », *Revue d'archéologie contemporaine*, vol. 1, 2023, p. 127-144.

³ Michel GOYA, *S'adapter pour vaincre : Comment les armées évoluent*, Paris, Perrin, 2023.

d'infanterie ou d'artillerie renvoient aux « cultures (matérielles) de guerre »⁴ élaborées en 39-45 à travers des savoirs empiriques acquis à l'épreuve du feu, dans le but d'accroître l'efficacité et les chances de survie des troupes. Nous nous fonderons ici, en premier lieu, sur les nombreux vestiges recensés ces dernières années en Normandie. Confrontés aux sources militaires, manuels, rapports, photographies, films et témoignages de vétérans, ces derniers nous invitent, en second lieu, à restituer une typologie évolutive du trou d'homme et autres petits abris de combat pour l'été 1944 et au-delà, pour toute la durée du conflit.

ÉTAT DE L'ART, MÉTHODES ET LEXIQUE

En premier lieu s'imposent quelques considérations préalables sur l'état de la documentation, la méthodologie et la lexicographie en lien avec cet objet archéologique qu'est le trou d'homme de 39-45. Les travaux publiés au sujet des vestiges d'ouvrages de protection enterrés de la Première Guerre mondiale ont montré l'apport majeur de l'archéologie en matière de prospection et de détection des « polémoformes » (formes constitutives du paysage héritées des conflits) grâce à l'interprétation des microreliefs fossiles, des archives cartographiques et photographiques et des couvertures Lidar⁵. Des vestiges similaires ont également été recensés ces dernières années sur quelques théâtres de 1939-1945 : forêts de Normandie et du nord-

⁴ Nous entendrons ici ce concept très débattu de « culture de guerre » dans une acception limitée à son point de rencontre avec celui de « culture matérielle », fondamental en archéologie : Stéphane AUDOIN-ROUZEAU et Annette BECKER, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000 ; S. AUDOIN-ROUZEAU, « Les cultures de guerre », in Benoît PELLISTRANDI et Jean-François SIRINELLI (éd.), *L'histoire culturelle en France et en Espagne*, Madrid, Casa de Velázquez, 2008, p. 289-299 ; V. CARPENTIER, *Pour une archéologie de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, La Découverte, 2022, p. 136 sq.

⁵ Rémi DE MATOS-MACHADO, *Paysage de guerre et LiDAR : De la caractérisation des polémoformes à la conservation des patrimoines naturels et culturels de la forêt domaniale de Verdun (Meuse, France)*, Thèse de doctorat, Université Paris-Diderot, 2018 ; *ID. et al.*, « War Landform Mapping and Classification on the Verdun Battlefield (France) Using Airborne LiDAR and Multivariate Analysis », *ESPL*, 44, 2019, p. 1430-1448 ; *ID.*, « LiDAR, un outil pour caractériser les polémoformes et gérer le patrimoine des conflits récents », in Cyrille BILLARD *et al.* (éd.), *Archéologie des conflits contemporains : Méthodes, apports et enjeux d'une archéologie en construction*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2024, p. 89-102 ; Birger STICHELBAUT et Jean BOURGEOIS, « The Aerial Imagery of World War One: A Unique Source for Conflict and Landscape Archaeology », *Photogrammetrie-Fernerkundung-Geoinformation*, vol. 3, 2009, p. 235-244 ; B. STICHELBAUT et Piet CHIELENS, *The Great War seen from the air: In Flanders Fields, 1914-1918*, Bruxelles, Fonds Mercator, 2013 ; Wouter GHEYLE *et al.*, « Historical aerial photography and multireceiver EMI soil sensing, complementing techniques for the study of a Great War conflict landscape », *Archaeological Prospection*, vol. 23 n° 3, 2016, p. 149-164 ; W. GHEYLE *et al.*, « Scratching the surface of war: Airborne laser scans of the Great War conflict landscape in Flanders (Belgium) », *Applied Geography*, vol. 90, 2018, p. 55-68.

ouest de la France⁶, Ardennes belges⁷, Rhénanie-du-Nord-Westphalie (crête de Vossenack, forêt de Hürtgen)⁸ et est du Brandebourg (Seelow)⁹ (Allemagne) ou de la Moravie (Tchéquie)¹⁰, mais ces derniers consistent surtout, de même que pour la guerre de 14-18, en réseaux de défense statique, semi-permanents ou permanents, incluant des abris enterrés, des tranchées et diverses structures associées, feuillées ou dépotoirs. Les abris de combat du type trou d'homme, dont la dispersion est caractéristique des nouvelles conditions tactiques prévalant au cours du second conflit mondial, sont dans l'ensemble bien moins représentés. Ils sont en outre très rarement fouillés, ou même sondés. Or, ce type de vestige requiert, pour être appréhendé de façon adaptée, la mise en œuvre de fouilles en complément des acquis de la prospection. En ce sens, les fouilles prescrites et réalisées depuis 2014 en Normandie, avant tout dans le cadre de l'archéologie préventive, autorisent aujourd'hui à aborder ce dossier sur la base d'un corpus comparativement important, qui réunit à ce jour plus d'une centaine de trous d'homme fouillés et répartis sur plusieurs dizaines de sites localisés principalement dans le département du Calvados, autour de Caen et dans la bande côtière où se situent les plages du débarquement allié de juin 1944¹¹. Nous exploiterons ici principalement les données collectées lors de la fouille des sites les plus représentatifs en matière de trous d'homme (Figure n°1)¹².

⁶ David G. PASSMORE, David CAPPS TUNWELL et Stephan HARRISON, « Landscapes of Logistics: The Archaeology and Geography of WWII German Military Supply Depots in Central Normandy, North-West France », *Journal of Conflict Archaeology*, vol. 8, n° 3, 2013, p. 162-192 ; D. CAPPS TUNWELL, D. G. PASSMORE et S. HARRISON, « Landscape Archaeology of World War Two German Logistics Depots in the Forêt domaniale des Andaines, Normandy, France », *International Journal of Historical Archaeology*, vol. 19, n° 2, 2015, p. 233-261 ; D. G. PASSMORE, S. HARRISON et D. CAPPS TUNWELL, « Second World War conflict archaeology in the forests of north-west Europe », *Antiquity*, vol. 88, n° 342, 2015, p. 1275-1290 ; D. CAPPS TUNWELL, *WWII Conflict Archaeology in the Forêt domaniale des Andaines, NW France*, Thèse, Université d'Exeter, 2016.

⁷ D. G. PASSMORE et S. HARRISON, « Landscapes of the Battle of the Bulge: WW2 Field Fortifications in the Ardennes Forests of Belgium », *Journal of Conflict Archaeology*, vol. 4, n° 1-2, 2008, p. 87-107 ; B. STICHELBAUT *et al.*, « LiDAR and conflict archaeology: The Battle of the Bulge (1944-1945) », *Antiquity*, vol. 97, n° 394, 2023, p. 945-963.

⁸ Wolfgang WEGENER, « Hürtengewald und Nideggen, Kreis Düren: Deutsche und amerikanische Artilleriestellungen im Hürtengewald 1944/45 », in Wiebke HOPPE et W. WEGENER (éd.), *Archäologische Kriegsrelikte im Rheinland*, Essen, Klartext, 2014, p. 253-255 ; Andreas STEELE, Malte SCHWICKERT et Christoph RASS, « The battle of Vossenack Ridge: Exploring interdisciplinary approaches for the detection of US Army field positions on a Second World War battlefield », *Antiquity*, vol. 95, n° 379, 2021, p. 180-197.

⁹ Martin WEBER *et al.*, « The battle of Seelow Heights, April 1945: Conflict archaeology in the forests of Eastern Brandenburg, Germany », *Journal of Conflict Archaeology*, vol. 17, n° 3, 2022, p. 204-240.

¹⁰ Jiří ZUBALÍK, « Field fortifications from the Second World War: Possibilities of archaeological research on post-military landscapes in South Moravia (Czech Republic) », *AUC Geographica*, vol. 55, n° 1, 2019, p. 77-92.

¹¹ V. CARPENTIER et Cyril MARCIGNY, *Archéologie du Débarquement et de la Bataille de Normandie*, Rennes, Ouest-France, 2019 [2014].

¹² Nous avons laissé de côté les fouilles « sauvages » des chasseurs de *militaria*, qu'il est impossible de quantifier précisément, mais dont la forte présence sur Internet indique combien elles sont nombreuses.

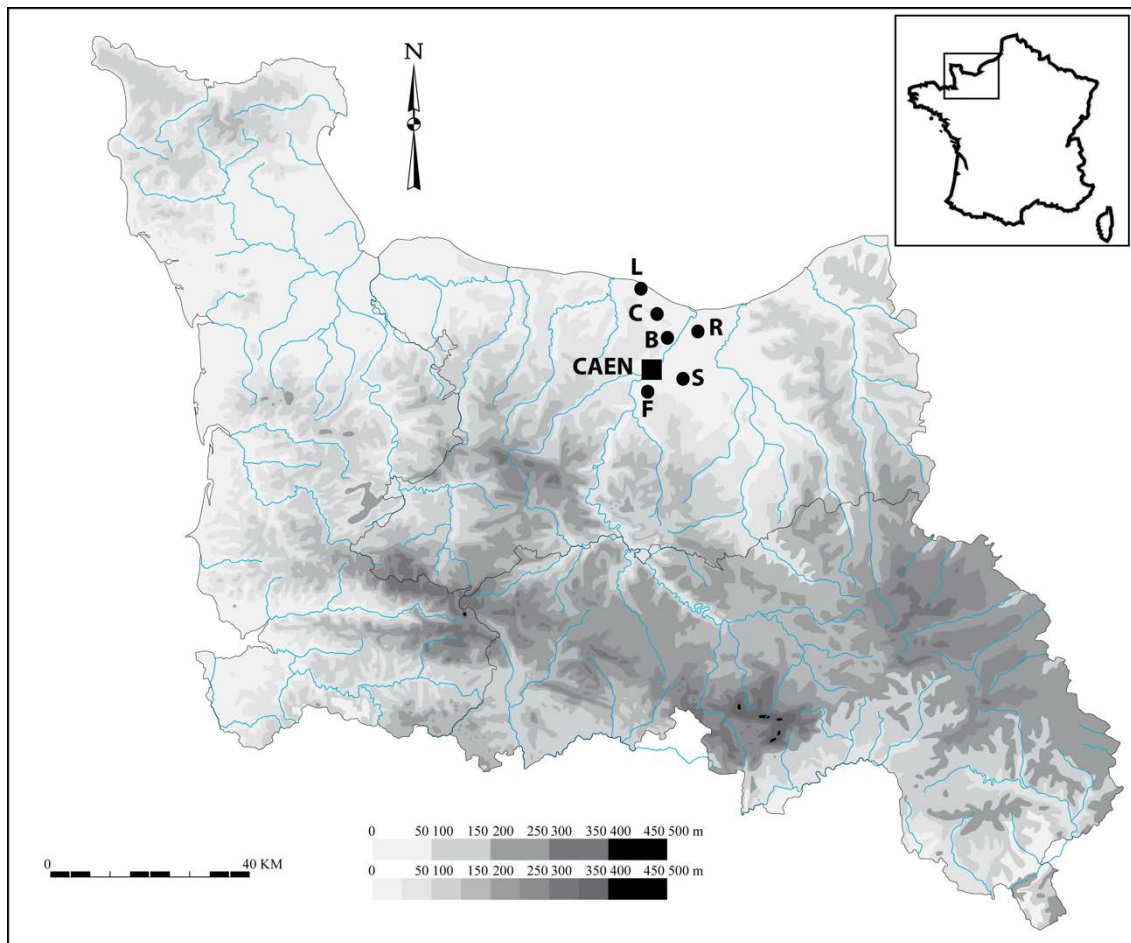


Figure n°1 : Carte des sites archéologiques de la Bataille de Normandie nommés dans l'article (V. Carpentier, Inrap). B : Blainville-sur-Orne ; C : Colomby-Anguerny ; F : Fleury-sur-Orne ; L : Langrune-sur-Mer ; R : Ranville ; S : Soliers (V. Carpentier, Inrap)

Si la grande majorité des sites fouillés ont livré d'un à dix trous d'homme, l'un d'eux, un vaste cantonnement d'infanterie canadienne situé à Fleury-sur-Orne, au sud de Caen, se distingue par la présence de plusieurs centaines de ces structures, dont une centaine environ a été fouillée en 2014 et en 2016¹³. Ces abris de combat ont livré dans leur comblement un abondant matériel attribuable à telle ou telle nationalité, voire telle ou telle unité et phase de la bataille, sur la base des recoupements avec les archives. Cependant, il convient de souligner les limites de l'approche archéologique. Les structures fouillées ont toutes été remblayées et arasées dans l'après-guerre, souvent dès la fin des hostilités, et fréquemment reconverties en dépotoirs. Leur aménagement de surface, de couverture et de parapets, entre autres, a généralement disparu, la fouille n'en révélant que des matériaux remblayés dans le trou. De fait, le matériel retrouvé n'est pas forcément lié aux troupes qui ont creusé et occupé le trou d'homme,

¹³ Emmanuel GHESQUIÈRE (éd.), *Fleury-sur-Orne, Calvados, « Rue Louise-Michel, Tram Cités »*, Rapport archéologique, Cesson-Sévigné, Inrap, 2018 ; ID. et Philippe CAMBON (éd.), *Fleury-sur-Orne, Calvados, « Les Hauts-de-l'Orne »*. *Nécropole néolithique, vol. 5 : Les autres occupations*, Rapport archéologique, Cesson-Sévigné, Inrap, 2019.

quelquefois à plusieurs reprises successivement. Les combattants des deux camps, en effet, s'efforcent, comme c'était déjà le cas en 14-18, de s'épargner la corvée d'un nouveau creusement. L'interprétation requiert par conséquent une critique rigoureuse. Dans le meilleur des cas, les attributions concernent les auteurs du creusement ou les derniers occupants du trou d'homme, sans qu'il soit possible de restituer le détail des éventuelles réutilisations survenues entre-temps. Plus généralement, l'expérience a montré combien la qualité de la conservation, en fonction de la topographie et du degré d'arasement des sols, mais aussi des dimensions des emprises fouillées, jouent un rôle déterminant dans la qualité des interprétations.

Quelques mots s'imposent par ailleurs sur le lexique troupière, associé aux trous d'homme, ainsi qu'à la nomenclature officielle des manuels d'instruction militaire à partir des années trente¹⁴. Ce vocabulaire est hérité, de même que le concept tactique auquel il se rapporte, de la fin du XIX^e siècle. Dès 1900, le manuel de fortification de l'École supérieure de guerre introduit officiellement, en matière de protection du fantassin au combat, le principe de la « tranchée-abri » qui, après l'adoption, en 1915, par l'infanterie d'une partie des techniques du génie de forteresse, constituera le quotidien des combattants de la Grande Guerre¹⁵. À partir de 1915, les manuels d'instruction toutes armes de l'armée française¹⁶ recommandent aux combattants de première ligne de s'abriter du feu de l'ennemi en utilisant les « masques naturels » (talus de route, fossés, troncs d'arbre couchés, amas de pierres...) ou, en rase campagne et à découvert, en creusant des « trous individuels » ou « trous d'homme ». L'opération est réalisée, à l'aide de sa pelle de campagne, par le fantassin abrité derrière son sac à dos et couvert par son binôme tirailleur, les deux se relayant pour creuser et tirer en se redressant au fur et à mesure de la fouille et du surhaussement du masque ou du parapet produit par l'accumulation des remblais. Ce faisant, l'unité d'infanterie se protège afin de pouvoir créer une première ligne de défense, non jointive, du terrain conquis¹⁷. Dans ce schéma tactique, c'est la coalescence des trous d'homme qui, jointe à l'utilisation pragmatique des

¹⁴ Pour l'armée allemande : Oberkommando des Heeres, *Merkblatt 57/5: Bildheft Neuzeitlicher Stellungsbau*, Hemel Hempstead, Bellona Publications, 1969 [1944] ; Gordon L. ROTTMAN, *German Field Fortifications 1939-45*, Bloomsbury, Osprey, 2004. Pour les Britanniques : The War Office, *Manual of Field Engineering*, Londres, HMSO, 2 vol., 1933 et 1936 (en particulier t. 1, pl. 36 et 43). Pour les Canadiens : *ID.*, *Field Engineering (All Arms): Military Training Pamphlet No. 30, Part V: Protective Works*, Ottawa, E. Cloutier, 1941 et 1944. Pour les Américains : War Department, *Field Manual FM 7-20: Infantry Battalion*, Washington DC, USGPO, 1944 ; *ID.*, Corps of Engineers, *Engineer Field Manual FM 5-15: Field Fortifications*, Washington DC, USGPO, 1940 et 1944 (liste non exhaustive).

¹⁵ Olivier COSSON, « Fortification temporaire ou permanente ? Le génie militaire français de la guerre moderne à la guerre de tranchée (1906-1916) », *Mil neuf cent, Revue d'histoire intellectuelle*, 33, 2015, p. 51-70 ; Edmond LEGRAND-GIRARDE et Hippolyte PLESSIX, *Manuel complet de fortification rédigé conformément au programme d'admission à l'École supérieure de guerre*, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1909 [1900] ; Charles-Louis GATIN, *Manuel de travaux de campagne de l'officier d'infanterie*, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1915 ; BARRÉ et MORIN *Organisation du terrain*, s.l., Groupe des Armées du Centre, École d'instruction du Génie, 1917-1918, 3 vol.

¹⁶ Grand Quartier Général, *Instruction sur les travaux de campagne à l'usage des troupes de toutes armes, approuvée le 21 décembre 1915*, Paris, Imprimerie nationale, 1915, cf. ch. 1, § 2, « L'abri », p. 43 sq.

¹⁷ Pierre TABORELLI, *Les conditions géographiques et l'organisation spatiale du front de la Grande Guerre : Application à l'évaluation environnementale post-conflit en Champagne-Ardenne (France)*, Thèse, Université de Reims Champagne-Ardenne, 2018, p. 87 sq.

cratères d'obus, donne progressivement naissance à de premiers « éléments de tranchées » discontinus, étroits et peu profonds (1 m x 0,60 m), dont les « intervalles » seront couverts par des mitrailleuses et/ou garnis des barbelés. Les réseaux de tranchées se déploient ensuite après fixation du front. À ces défenses temporaires de 14-18, au demeurant peu efficaces et subrogées aux tranchées permanentes, les combattants de 39-45 ont substitué un concept de trou d'homme temporaire et déconnecté du principe de la tranchée-abri, adapté aux nouvelles conditions du combat, mobile et mécanisé. Ces abris, aujourd'hui nommés par l'Armée française « abris individuels du combattant », consistent en de simples trous creusés dans le sol aux dimensions d'un tirailleur couché (1,70 x 0,70 m pour 0,60 m de profondeur moyenne). Le trou d'homme protège et dissimule son occupant qui, allongé ou agenouillé, peut observer et faire feu, réorganiser son paquetage, utiliser ses moyens de transmission, pratiquer des soins ou s'alimenter. En cas de station prolongée, le concept évolue vers une forme semi-permanente : la position de première instance est alors approfondie et agrandie par creusements successifs et avec le recours à des étais ou du matériel isolant : bâche, tente, parachute, poncho et autres. Ce type d'abri, de même qu'en 14-18, est conçu par et pour un combattant individuel ou un binôme. Ses dénominations varient selon le type et les nationalités.

Concernant le trou d'homme de première instance, les troupes anglophones des années trente le nomment « fighting pit », « rifle pit », « shell scrape », « ranger grave » ou « skirmisher trench » chez les Américains ; « shell slit », « prone shelter » ou plus communément « slit-trench » chez les Britanniques ; ou encore « crawl trench » chez les Canadiens. Tous ces termes, plus ou moins argotiques et difficiles, voire impossibles à traduire en français, ont circulé d'une armée à l'autre au cours du conflit. Les soldats allemands de 39-45 usent, quant à eux, du nom générique « Schützenloch » et moins fréquemment des variantes « Schützenmulde », « Schützenkuhle » ou « Russenloch », qui renvoient aux tranchées russes de 14-18, auxquelles le manuel des *Royal Engineers* fait d'ailleurs également référence dans la nomenclature des ouvrages de tranchées britanniques avec « Russian sap »¹⁸. Le trou d'homme consolidé est désigné par d'autres dénominations. Au sein de l'armée américaine notamment, la fin de l'année 1942 voit l'adoption, en Afrique du Nord, du terme « foxhole » (trou de renard), par emprunt, semble-t-il, au jargon britannique, synonyme de « sleeping trench » en usage dans les troupes du Commonwealth¹⁹. Son équivalent allemand est « Wolfgrabhügel » (tanière de loup), qui désigne des abris entièrement enterrés, recouverts de rondins et de terre, mais distincts du « Mannloch » des fortifications permanentes, un boyau d'accès renforcé à un abri technique ou pour le personnel. De leur côté, les manuels francophones, français ou belges, des années trente usent indistinctement pour les deux types de l'expression générale « trou de fusilier(s) », en différenciant ceux à usage individuel ou en binôme de ceux à usage collectif (de demi-section), ou encore associés aux pièces d'artillerie. Le jargon des troupes emploie toutefois tout autre

¹⁸ The War Office, *Manual of Field Engineering*, op. cit., t. 2, pl. 14.

¹⁹ US Army, *Foxholes are life savers*, [Washington DC], [US] Army Orientation Course Newsmag, 26 oct. 1942 [En ligne : [UNT Digital Library](#)] ; voir les descriptions de « foxholes » en Afrique du Nord par Edwin WESTRATE, *Forward Observer: An artillery observation crew in World War II*, New York, Blackiston, 1944, p. 46-47.

terme hérité des colonies et de la Grande Guerre, dont « cagna(t) » et « gourbi ». Selon le *Petit Robert*, le terme « cagna » (sans t) fit son apparition en 1914 pour désigner un abri léger, une niche ou une cabane boisée, très répandu dans les tranchées en arrière des premières lignes²⁰. Il compta parmi les quelques néologismes les plus usités dans les tranchées françaises, avec une acception large²¹. Le mot découle du vietnamien « kai-nhà » (annamite), désignant une maison traditionnelle en bambou²². Le terme a évolué en contexte colonial dans le sens de chambrée militaire²³, jusqu'à désigner familièrement toute sorte de petit bâtiment, de hutte ou de cabane. Le mot « gourbi » est apparu plus tôt, en 1841 selon le *Petit Robert*, dans les colonies nord-africaines, à partir de « gurbi » (قربى), mot du dialecte arabe d'Algérie passé dans le jargon colonial pour désigner une habitation de terre sèche, un abri sommaire de berger ou de soldat, creusé à même le sol et couvert d'une toile ou d'une toiture légère²⁴. Son emploi est devenu si fréquent dans les tranchées de 14-18 qu'un journal de troupe fut baptisé *L'écho des gourbis*²⁵. Un autre équivalent pour la Grande Guerre, largement usité encore en 39-45, est « guitoune », de l'arabe maghrébin « gitun », lui-même dérivé de l'arabe classique « qaitun » (قيطون), désignant une toile de tente ou un abri de tranchée, synonyme en 14-18 de gourbi ou baraque²⁶. D'autres termes coloniaux, en revanche, comme « kasbah » ou « village nègre », en usage dans le cas de cantonnements semi permanents éloignés de la ligne de front, ne l'étaient plus dans les années quarante. On trouve cependant, à cette époque, plusieurs mots empruntés au jargon colonial britannique pour désigner d'autres formes de petits abris de combat dont « sangar », surtout usité par les personnels de la *Royal Air Force* (RAF) et de la V^e Armée en Italie²⁷, et qui désignera plus tard, lors des guerres des Malouines (1982) et du Moyen-Orient, des abris

²⁰ Gaston ESNAULT, *Le poilu tel qu'il se parle*, Paris, Équateurs, 2014 [1919], p. 122.

²¹ Christophe GÉRARD et Charlotte LACOSTE, « La création lexicale dans les écrits de combattants de la Grande Guerre : L'approche dictionnaire de la néologie à l'épreuve des textes », in Odile ROYNETTE, Gilles SIOUFFI et Agnès STEUCKARD (éd.), *La langue sous le feu : Mots, textes, discours de la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, p. 175-192 citent par exemple une « cagna-poste-de-commandement-restaurant-dortoir-chauffoir-séchoir ».

²² Le Centre national de ressources textuelles et lexicales (CNRTL) donne aussi : « sorte de maison rudimentaire du Tonkin » (1951) [En ligne : [CNRTL](#)], d'apr. ĐÀO VĂN TẬP, *Dictionnaire franco-vietnamien élémentaire*, Saïgon, Vĩnh-Bác, 1951. On trouve l'orthographe alternative « kania » dans le journal de campagne d'Émile Lobbedey (1914-1915), du 147^e d'infanterie [[En ligne](#)].

²³ Jacques BROGÉ et Nicolas VIASNOFF, *Archives de l'Indochine*, Bray-et-Lû, Michèle Trinckvel, 1995, p. 9 (cagna, 1880).

²⁴ Grand Quartier Général, *Instruction sur les travaux de campagne...*, *op. cit.*, p. 204.

²⁵ Journal du 131^e régiment d'infanterie territorial du Quercy, 34 n^{os} (mars 1915-mars 1918), Médiathèque du Grand-Cahors, PER QY 821.

²⁶ Voir le *Petit Robert* et le *Dictionnaire en ligne de l'Académie française*, CIRD [[En ligne](#)] ; Benoît MEYER, *Dictionnaire de la Der des Der : Les mots de la Grande Guerre (1914-1918)*, Paris, Champion, 2014 ; Évelyne DESBOIS, « Gourbi des saute-en-l'air : Les bonnes adresses du front français en 14-18 », *Communications*, vol. 73, 2002, p. 31-48 ; Camille LESTIENNE, « Le langage des combattants de la Grande Guerre », *Le Figaro*, 18 nov. 2014 [[En ligne](#)].

²⁷ Martin BLUMENSON, *Salerno to Cassino*, Washington DC, US Army Center of Military History, 1993, p. 375, 380, 424 ; Matthew PARKER, *Monte Cassino: The hardest-fought battle of World War II*, New York, Doubleday, 2004 ; voir divers exemples de sangars dans The War Office, *Manual of Field Engineering...*, *op. cit.*, t. 2, p. 64-68.

conçus en pierre sèche, en sacs de sable ou en mottes de tourbe et de gazon aux Malouines²⁸. Ce mot, issu du persan « sanger » (سنگر), signifiant « pierre », que l'on retrouve en hindi ou en pashto moderne, est un legs de l'Armée des Indes, avec une première occurrence en 1841 sous la forme « sunga » pour qualifier les fortifications temporaires en pierre des Britanniques en Afghanistan²⁹. Après 1945, le terme, devenu universel, désignera toutes sortes d'abris et de postes de tir ou d'observation, y compris des tours et miradors après les interventions occidentales en Afghanistan, de 2001 à 2021. Quoique le terme n'ait pas été en usage dans l'armée américaine, des abris de ce type furent bel et bien conçus en 39-45 par les GI's en zone rocheuse, dans les Alpes notamment, où des vestiges sont connus, en Haute-Provence par exemple³⁰ (Figure n° 2), mais aussi dans les îles du Pacifique, notamment Saipan et Peleliu, dans l'archipel des Mariannes, où les *marines* américains les nommaient uniformément « foxholes »³¹. L'archéologie a toutefois montré qu'il s'agit non de trous, mais d'abris de type sangar, construits au contact de l'ennemi aux dépens de failles rocheuses, de pierres et de blocs de corail trouvés sur place afin de passer la nuit, fréquemment par binôme³². Les Japonais, quant à eux, ont surtout conçu des défenses permanentes souterraines, avec néanmoins un semis de positions individuelles dédiées à la défense rapprochée des plages, que les sources américaines nomment indistinctement « foxholes », « pillboxes » (la plupart bétonnées) ou « dugouts », mais que la langue nippone désigne par un terme spécifique : « Engō » (掩壕), signifiant

²⁸ Julian THOMPSON, *No picnic: 3 Commando Brigade in the South Atlantic 1982*, Frome, L. Cooper with Secker & Warburg, 1985 ; Timothy CLACK et Tony POLLARD, *1982 Uncovered: The Falklands War Mapping Project*, Oxford, Archaeopress, 2022.

²⁹ *Oxford English Dictionary* [[En ligne](#)].

³⁰ Xavier DELESTRE, *Archéologie contemporaine en Provence-Alpes-Côte d'Azur*, Aix-en-Provence, DRAC PACA, 2020, p. 100.

³¹ Lon E. BULGRIN, « The Tudela Site: Fire and Steel Over Saipan, 15 June 1944 », *Journal of Conflict Archaeology*, vol. 1, n°3, 2005, p. 1-18 ; Patrick O'DAY et Nicole VERNON, « The archaeology of landscape transformation in colonization and conflict: Historic Japanese cultural resources of the Carolinas Heights Region of Tinian Island, Commonwealth of the Northern Mariana Islands », *Pan-Japan, The International Journal of the Japanese Diaspora*, vol. 11, n°1-2, 2011, p. 1-20 ; Rick KNECHT, Neil PRICE et Gavin LINDSAY (éd.), *WWII Battlefield Survey of Peleliu Island, Peleliu State, Republic of Palau, Trial Report*, Washington, National Park Service, American Battlefield Protection Program, juillet 2012 ; N. PRICE et R. KNECHT, « Peleliu 1944: The Archaeology of a South Pacific D-Day », *Journal of Conflict Archaeology*, vol. 7, n° 1, 2012, p. 5-48 ; N. PRICE *et al.*, « After the Typhoon: Multicultural Archaeologies of World War II on Peleliu, Palau, Micronesia », *Journal of Conflict Archaeology*, vol. 8, n°3, 2013, p. 193-248 ; G. LINDSAY *et al.* (éd.), *Peleliu Archaeological Survey 2014, WWII Battlefield Survey of Peleliu Island, Peleliu State, Republic of Palau, Final Report*, Washington, National Park Service, American Battlefield Protection program, 2015 ; B. DIXON, Erik LASH et Richard SCHAEFER, « Pagan: The archaeology of a WWII battle never fought in the Northern Mariana Islands », *Journal of Conflict Archaeology*, vol. 13, n°1, 2018, p. 37-58 ; B. DIXON *et al.*, *Yellow Beach 2 after 75 years: The Archaeology of a WWII Invasion Beach on Saipan and its Historic Context in the Commonwealth of the Northern Mariana Islands*, Oxford, Archaeopress, 2019 ; B. DIXON *et al.*, « Archaeological survey of WWII remains at Laderan Kastiyu, Tinian, Commonwealth of the Northern Mariana Islands », *Pacific Asia Inquiry*, vol. 12, 2021, p. 16-52.

³² G. LINDSAY *et al.* (éd.), *Peleliu Archaeological Survey 2014...*, *op. cit.*, p. 70 et fig. 35, 136-137 ; voir les descriptions de vétérans du 5^e Rég. de Marines dans Romus V. BURGIN et Bill MARVELL, *Islands of the Damned: A Marine at War in the Pacific*, New York, Penguin, 2010, p. 146 ; Jim MCENERY et Bill SLOAN, *Hell in the Pacific: A Marine Rifleman's Journey from Guadalcanal to Peleliu*, New York, Simon & Schuster, 2013, p. 212 ; Eugene B. SLEDGE, *With the Old Breed: At Peleliu and Okinawa*, Londres, Ebury Press, 2010, p. 68.

tranchée, abri enterré de combat ou antiaérien³³. Ces postes de combat étaient fréquemment renforcés et camouflés à l'aide de palmes et de troncs de cocotiers, très résistants aux impacts en raison de leur flexibilité³⁴.



Figure n° 2 : Un abri de combat américain en pierre sèche, de type sangar, pour binôme, dans les montagnes du Latium (vallée du Liri) (cl. NARA). Des abris similaires sont connus dans les Alpes, n'étant pas excavés ils ne laissent quasiment aucune trace au sol excepté des amas de pierres.

Toutes ces dénominations renvoient *in fine* à des déclinaisons du concept tactique du trou d'homme en tant qu'abri de combat enterré, commun à l'ensemble des armées impliquées dans le second conflit mondial, mais avec des variantes formelles ou lexicales aux contours incertains. L'archéologie, quant à elle, permet d'observer directement sur les anciens théâtres d'opération à quoi ressemblaient ces structures.

³³ Dictionnaires en ligne Kaikki.org [[En ligne](#)] et Jlearn.net [[En ligne](#)].

³⁴ N. PRICE et R. KNECHT, « Peleliu 1944: The Archaeology of a South Pacific D-Day », *Journal of Conflict Archaeology*, vol. 7, n°1, 2012, p. 5-48 (p. 8) ; Colt DENFELD, *Japanese World War II Fortifications and Other Military Structures in the Central Pacific*, Saipan, Commonwealth of the Northern Mariana Islands, CNMI Division of Historic Preservation (Micronesian Archaeological Survey Report ; 9), 2002 [1981] ; G. L. ROTTMANN et Ian PALMER, *Japanese Pacific Island Defenses 1941-45*, Oxford, Osprey, 2003 ; G. L. ROTTMANN, *US World War II and Korean War Field Fortifications 1941-53*, Oxford, Osprey, 2005.

TYPLOGIE DES TROUS D'HOMME DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE : L'EXEMPLE DE LA NORMANDIE

Le théâtre militaire de la Normandie est surtout connu pour son bocage, où le labyrinthe des haies et des talus a considérablement compliqué les opérations militaires des Alliés tout en favorisant grandement le défenseur, qui avait pris soin de préparer ses positions à l'avance, en tirant le meilleur parti des masques fournis par le relief, le bâti ou la couverture végétale. La région comprend toutefois aussi d'importants secteurs de plaine, en particulier autour de Caen, dans lesquels la visibilité porte très loin, conférant là encore l'avantage aux défenses organisées et à l'artillerie allemandes, tandis que l'attaquant y est particulièrement exposé aux tirs de longue distance. La guerre mobile de 39-45 a conféré au trou d'homme une importance tactique de premier plan. Sur le théâtre de Normandie, où les combats ont fait rage en continu du 6 juin à la fin août 1944, chaque mouvement d'infanterie impliquait pour les deux camps le creusement d'innombrables trous d'homme et autres abris pour l'artillerie, les munitions, les véhicules. Ces creusements nécessitaient des outils efficaces sur lesquels les ingénieurs militaires ont planché dès les années 1930, dans le but d'améliorer le matériel de tranchée de la Grande Guerre, lui-même hérité du XIX^e siècle. Puisant à d'antiques origines, la pelle de tranchée moderne fut inventée en 1870 par un officier danois, Mads Johan Buch Linnemann (1830-1889). Sa « Feldspate » ou « pelle à feldspath », officiellement baptisée « Linnemannske Spade M1870 », dotée d'un manche de 50 cm, fut rapidement adoptée par les armées austro-hongroise en 1871, allemande en 1874, russe en 1878 et française en 1879 ; un modèle équivalent fut en outre adapté pour l'armée américaine par l'ingénieur militaire Edmund Zalinski (1849-1909)³⁵. Révisée sans modification majeure en 1887, puis en 1898, la pelle de tranchée fut techniquement surpassée en 1908 par la nouvelle pelle-pioche ou « E-tool » Sirhind, inventée par l'armée des Indes britannique. Ces outils servirent abondamment en 14-18, avant d'être à leur tour surpassés en 1938 par la nouvelle « Klappspaten » allemande, une pelle-pioche dotée d'un fer repliable à 90°, gage d'une mobilité accrue qui s'avérait essentielle à la Blitzkrieg déclenchée en septembre 1939 lors de l'invasion éclair de la Pologne³⁶. En 1940, les Britanniques usaient encore de la Sirhind qui, bien qu'elle ait été modernisée en 1937 par l'ajout d'un pic-baïonnette à l'extrémité inférieure de son manche, était peu performante. Elle fut remplacée au cours du conflit par un nouveau kit de binôme composé d'un

³⁵ L'histoire détaillée des outils de tranchée modernes n'a pas encore été écrite ; on trouvera d'utiles renseignements réunis sur le sujet par des contributeurs de Wikipédia [En ligne : [Feldspaten](#), [Entrenching](#) et [Pattern 1908 entrenching tool](#) ; consultés le 12/05/2026].

³⁶ Agustín SÁIZ, *Deutsche Soldaten: Uniforms, Equipment and Personal Effects of the German Soldier 1939-45*, Havertown, Casemate, 2008, p. 146 ; Richard HARGREAVES, *Blitzkrieg Unleashed: The German Invasion of Poland 1939*, Barnsley, Pen & Sword, 2008 mentionne à de nombreuses reprises l'importance des abris de combat enterrés au cours de cette campagne-éclair de 1939 et l'entraînement intensif des troupes allemandes en la matière. Sur les aspects tactiques de la « Blitzkrieg » en général : Niklas ZETTERLING, *Blitzkrieg from the ground up*, Havertown, Casemate, 2021 [2008]. À noter que la « Klapstatten » ne fut que progressivement et inégalement perçue par les soldats du Reich, qui utilisèrent encore largement d'anciennes pelles de tranchée aux manches raccourcis.

pic de mineur et d'une pelle « General Service », plus lourds et mieux adaptés à des sols difficiles. Les vétérans, agenouillés ou couchés sur le côté, sciaient fréquemment le manche de leurs outils afin d'en faciliter le transport et l'emploi sous le feu. Cette pratique réduisait leur poids mais également leur force de pénétration. On relève le même constat chez les troupes aéroportées britanniques, qui étaient équipées de l'outil Sirhind avec manche raccourci³⁷. En outre, les hommes préféraient la pioche pour défoncer rapidement le sol, tandis que la pelle, en condition d'urgence, était souvent avantageusement remplacée par un casque, une gamelle ou une baïonnette. L'armée américaine dut elle aussi améliorer ses outils de tranchée en substituant, en 1942, à l'ancien kit modèle 1910, composé d'une pioche, d'une hachette et d'une pelle à manche long et fer arrondi que les GI's surnommaient ironiquement « hip spoon » ou « army banjo », d'abord la Sirhind anglaise, puis, en 1943, la nouvelle pelle pliante américaine M43, imitée de la Klappspaten³⁸. Ces outils sont assez rares en fouille dans la mesure où les soldats en avaient soin (Figure n° 3). Il est évident que la géologie des sols et leur couverture végétale ont fortement impacté ces opérations de creusement, selon le degré de compacité du substrat ou la densité des racines. Dans le secteur de plaine autour de Caen et plus à l'est, les sols limono-calcaires ou argileux étaient en effet beaucoup plus faciles à excaver par les troupes que ceux du Massif armoricain plus à l'ouest, constitués de granite, de grès et de schistes, parfois impossibles à creuser manuellement. C'est dans le premier secteur de la plaine de Caen qu'ont été fouillés les principaux ensembles de trous d'homme de 39-45 (*supra*, Figure n° 1). Quelques exemples ont également été observés plus à l'ouest, où aucun vestige d'abri en positif de type sangar n'a, pour l'heure, été identifié, sans que cela signifie pour autant que de telles défenses n'aient été érigées, notamment dans certains secteurs rocheux comme le nord du Cotentin.

³⁷ Denis EDWARDS, *The Devil's own luck: Pegasus Bridge to the Baltic*, Barnsley, Pen & Sword, 2005 [1999], p. 44 et 73.

³⁸ David COLE, *Survey of US Army Uniforms, Weapons and Accoutrements*, Washington DC, US Army Center of Military History, 2007, p. 64 sq.



Figure n° 3 : Fer de pelle pliante américaine M43 retrouvé dans un fossé aménagé en tranchée de combat par une unité d'infanterie lors de la bataille de Saint-Lô, à Amigny, dans la Manche. Cet outil a été abandonné après avoir été brisé (cl. Benoît Labbey, Inrap)

Les vestiges de trous d'homme identifiés à ce jour en Normandie se déclinent en deux catégories, les uns de première instance, les autres consolidés, c'est-à-dire relevant du modèle du « *foxhole* » décrit plus haut. Nous laisserons de côté, dans cet article, les postes enterrés d'armes lourdes et collectives ou de transmission qui ont également donné lieu au creusement de positions enterrées, sur les mêmes sites que les trous d'homme proprement dits.

Le premier type de trou d'homme, le plus sommaire rencontré en Normandie, consiste en une simple tranchée creusée aussi bien sur le front qu'à l'arrière, dans le but d'établir une position temporaire permettant au soldat de s'abriter, de faire feu, d'observer, de se dissimuler et de se reposer. Cet abri rudimentaire, commun à toutes les armées, est couramment désigné par les appellations « slit-trench », « prone shelter » ou « Schützenloch », listées plus haut. On trouve le plus souvent en Normandie des trous d'homme individuels, ceux destinés à un binôme étant plus rares. Quelques variantes formelles ont cependant existé en fonction des nationalités. En 1944, les manuels d'instruction de la Heer, par exemple, recommandaient le creusement de trous non pas rectilignes, mais incurvés face à l'ennemi et dotés de deux banquettes latérales encadrant un centre plus profond, de sorte que le ou les occupants puissent s'asseoir et étendre leurs jambes. Ce surcreusement était censé assurer le drainage et une hygiène minimale en cas de séjour prolongé et sous pression du feu ennemi, ce qui pouvait contraindre les combattants terrés dans leurs abris à devoir y soulager leurs besoins naturels. Toutefois, l'application de ce

principe sur le terrain n'a pas encore été vérifiée en Normandie, où les simples trous d'homme, aux parois rectilignes, sont les plus fréquents. Invisibles à la surface actuelle du sol, ils se présentent après le décapage des terres de surface comme des fosses rectangulaires ou oblongues, aux dimensions d'un homme couché, soit en moyenne 1,70 x 0,70 m, et profondes en général de 0,60 m à 1,00 m au total (Figure n° 4). La très grande majorité de ces abris de première instance fouillés en Normandie sont des modèles individuels, majoritairement britanniques ou canadiens. Ils étaient normalement bordés d'une banquette de protection formée du matériau extrait lors du creusement, mais ces banquettes sont rarement observées lors de la fouille, car ne subsiste le plus souvent que la fosse elle-même, arasée par les labours à hauteur de la terre végétale. La stratigraphie de son remplissage permet toutefois, dans certains cas, de conclure à la présence d'une banquette remblayée dans l'excavation.



Figure n° 4 : À gauche, abri d'urgence d'un canonier de la 51st Highland Div. fouillé à Soliers, à l'est de Caen, en 2017. Cet abri mesure 1,7 x 0,8 m dans sa plus grande largeur, pour une profondeur totale de 1,2 m. Au fond, son pourtour est recouvert d'une couche de boue solidifiée, en partie conservée sur ce cliché, qui indique que cet abri n'était sans doute pas, ou insuffisamment couvert (V. Carpentier, Inrap). À droite, cliché d'époque montrant le même type de trou d'homme occupé par un soldat canadien, dans le secteur de Caen également. Une banquette en calcaire a été créée face à l'ennemi (Library & Archives of Canada)

La nature et la résistance du sol furent évidemment à l'origine de variations notables dans les profondeurs et dimensions des creusements, de même que dans la qualité de l'exécution en général. De nombreux vétérans relatent combien ces creusements systématiques, à chaque halte, impliquaient une discipline de fer pour des soldats généralement épuisés et trop peu entraînés à ce travail de force. Aussi, dans les faits, se résumaient-ils souvent à une excavation insuffisamment profonde (de 20 à 30 cm) et tout juste assez longue pour s'y asseoir (1,5 m ou moins), doublée d'un petit parapet de surface trop mince pour arrêter les projectiles. De nombreux exemples de tels trous inférieurs aux standards requis ont été observés en Normandie. L'histoire militaire rapporte en outre que, passé un certain degré d'épuisement, les troupes, y compris les plus aguerries comme les parachutistes de la 3. Falschirmjäger-Div. à

Saint-Lô fin juillet 1944³⁹, n'étaient même plus capables de creuser du tout, ce qui causa des pertes significatives, en particulier au sein des jeunes recrues. Les soldats de carrière, plus aguerris, ou les unités d'élite du combat d'infanterie, commandos et parachutistes, avaient été intensivement entraînés au rude maniement des outils de terrassement, sur des terrains comparables à ceux qu'ils rencontreraient en Normandie⁴⁰.

Certaines troupes bénéficièrent en outre de matériels expérimentaux. Le Lt Ellis Dean (1922-2012), du 13th Para Bn, relate ainsi l'utilisation d'explosifs dont les parachutistes de la 6th Abn Div. avaient été dotés avant leur saut sur Ranville, premier village libéré du Calvados aux premières heures du 6 juin 1944. Ils disposaient en outre de tubes métalliques d'un pouce de diamètre et longs de 60 cm qu'ils enfonçaient dans les deux moitiés du trou d'homme afin d'y glisser une demi-livre de plastique reliée à une mèche lente. L'explosion ouvrait le sol, et il n'y avait plus ensuite qu'à pelleter⁴¹. Ce procédé empirique impliquait une bonne connaissance de la géologie locale, fondée sur des travaux d'experts⁴², tout à fait comparables à ceux convoqués lors de la Grande Guerre pour l'organisation des réseaux de tranchées⁴³. Lors des préparatifs du débarquement, l'Intelligence Service étudia en détail la géologie de la basse Orne, de même qu'elle l'avait fait auparavant en Italie ou en Extrême-Orient⁴⁴. Cette méthode de creusement avait déjà été employée en Tunisie par la 34th US Inf. Div., en avril 1943, ainsi que par les troupes allemandes sur les terres gelées du front de l'Est⁴⁵. En Normandie, elle semble n'avoir été mise en œuvre que le 6 juin ; par la suite, les parachutistes anglais s'efforcèrent d'économiser leurs forces en réinvestissant des abris déjà creusés, ou surtout en faisant creuser leurs prisonniers, car leurs officiers avaient coutume de leur faire creuser de nouveaux abris à chaque étape, en rebouchant ceux de leurs prédécesseurs afin que l'ennemi ne puisse les réutiliser⁴⁶. Ils récupéraient toutefois les matériaux de couverture. L'idée d'employer un tube explosif fut

³⁹ M. BLUMENSON, *Breakout and Pursuit*, Washington DC, US Army Center of Military History, 1993, p. 558.

⁴⁰ Voir, par exemple, le récit de Bill Bidmead, du 4 Cdo britannique : James DUNNING, *The Fighting Fourth: No. 4 commando at war 1940-45*, Sparkford, Sutton, 2003, p. 144 sq.

⁴¹ Ellis DEAN, *13th Battalion The Parachute Regiment: Luard's Own* [En ligne] ; Neil BARBER, *The Pegasus and Orne Bridges*, Barnsley, Pen & Sword, 2014 [2009], p. 164.

⁴² Edward P. F. ROSE, Judy EHLEN et Ursula L. LAWRENCE, « Military use of geologists and geology: a historical overview and introduction », in E. P. F. ROSE, J. EHLEN et U. L. LAWRENCE (éd.), *Military Aspects of Geology: Fortification, Excavation and Terrain Evaluation*, Londres, The Geological Society, 2019, p. 1-29 ; E. P. F. ROSE, Jonathan C. CLATWORTHY et C. Paul NATHANIEL, « Specialist maps prepared by British military geologists for the D-Day landings and operations in Normandy, 1944 », *The Cartographic Journal*, vol. 43, n° 2, 2006, p. 117-143.

⁴³ Peter DOYLE, « Geology and the war on the Western Front, 1914-1918 », *Geology Today*, vol. 30, n° 5, 2014, p. 183-191 ; Françoise BERGERAT (éd.), *14-18, La Terre et le Feu. Géologie et géologues sur le front occidental*, Paris, AGBP-COFRHIGÉO-SGN, 2018.

⁴⁴ E. P. F. ROSE et J. C. CLATWORTHY, « Terrain evaluation for Allied military operations in Europe and the Far East during World War II: "Secret" British reports and specialist maps generated by the Geological Section, Inter-Service Topographical Department », *Quarterly Journal of Engineering Geology and Hydrogeology*, vol. 41, 2008, p. 237-256.

⁴⁵ George F. HOWE, *Northwest Africa: Seizing the initiative in the West*, Washington DC, US Army Center of Military History, 1993 [1957], p. 628, n. 2 ; Timothy A. WRAY, *Standing Fast: German Defences Doctrine on the Russian Front During World War II*, Fort Leavenworth, US Army Command and General Staff, 1986, p. 74.

⁴⁶ D. EDWARDS, *The Devil's own luck...*, op. cit., p. 102.

reprise après 1945, notamment avec un procédé, développé par le Stanford Research Institute de Menlo Park en 1956, puis expérimenté de nouveau par l'US Army dans les années 1970⁴⁷, assurant le creusement d'un « foxhole » en moins de 90 secondes à l'aide d'un tube tripode et d'une petite fusée chargée d'un explosif liquide.

Ces matériels spécialisés n'ont laissé aucune trace archéologique identifiée à ce jour. D'une manière plus générale, le mobilier est relativement rare dans ces trous d'homme de première instance, du fait que leurs occupants ont soin d'emporter leurs équipements avec eux. On y a surtout retrouvé des déchets, le trou d'homme devenant fréquemment un dépotoir opportuniste au départ du soldat qui y a séjourné⁴⁸. Il s'agit en particulier de contenants alimentaires, de conserves de rations ouvertes, de sachets de thé ou de jus de citron lyophilisés américains, de boîtes de sardines avec leurs clés, et de bocaux de sauces et de pickles pour les Britanniques et Canadiens, mais aussi de vaisselle civile, de couverts, plus rarement d'un quart émaillé, d'un mug, d'une ou de plusieurs bouteilles de bière fournies par l'armée ou de vin français (Figure n° 5). Douilles et boutons d'uniformes, relativement fréquents, permettent d'identifier la nationalité des troupes tandis que les recherches en archives peuvent aider à discerner ou, du moins, à supposer leurs unités d'appartenance. On recense aussi des ustensiles personnels ou de soins tels que des encriers, des blaireaux à barbe, des brosses à dent, des tubes et flacons – de lotion ou de brillantine, notamment –, et parfois quelques traces de matériel médical, des ampoules, des flacons de désinfectant, des boîtes de « foot powder »... Certaines découvertes sont plus inattendues : poing américain, dentier ou gourmette oubliés par les Canadiens à Fleury, ou autres objets variés récupérés dans les maisons en ruines, cendriers, bibelots, menue monnaie, ciseaux de couture... Ce corpus matériel varié, quoique amputé des matières organiques, disparues avec le temps, renseigne sur le quotidien des combattants, mais on note la rareté des matériels de combat, des armes, des casques, des outils de tranchée, dont les soldats ne se défaisaient pas sans motif impérieux. Par exemple, ce fantassin anglais de la 3rd Inf. Div. dont le casque a été retrouvé au fond de son trou d'homme à Colleville-Montgomery (Calvados) a peut-être été blessé ou tué lors d'un bombardement⁴⁹.

⁴⁷ Voir le film *Foxhole Digging Aid*, tourné le 7 mai 1964 par l'US Army Engineer Research and Development Laboratory (British Movietone, BM88341) [En ligne : [YouTube](#)] ; Stephen LEVMORE et Robert T. SCHIMMEL, *An evaluation of liquid explosives for foxhole digging, Technical report ARLCD-TR-78010*, Dover (NJ), US Army Armament Research and Development Command, 1978 [En ligne, consulté le 15/01/2026].

⁴⁸ Sur ce point et au sujet des mobiliers évoqués plus loin : V. CARPENTIER et Benoît LABBEY, « Que nous apprend l'archéologie des dépotoirs militaires sur le quotidien de la bataille de Normandie ? Approche "garbologique" d'un front de la Seconde Guerre mondiale », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, vol. 147-148, 2023, p. 7-18.

⁴⁹ V. CARPENTIER (éd.), *Colleville-Montgomery (Calvados), « La Mare Gobe » : Aux portes d'un village de la Côte de Nacre, de l'âge du Bronze au XX^e s.*, Rapport archéologique, Cesson-Sévigné, Inrap Grand Ouest (désormais Inrap GO), 2018.

aussi un peu partout la présence de clous et d'autres pièces de quincaillerie, ultimes vestiges de portes ou d'huissières en réemploi pour couvrir l'abri, ou encore de douilles et de caisses d'obus ou de boîtes de rations réutilisées comme cantines, de coffres à vivres, d'écopés, comme cela a pu être observé à Fleury ou à Blainville-sur-Orne⁵³. À Ranville encore, des cales d'obus ont peut-être été réutilisées pour fixer une toile de parachute au-dessus d'un abri de parachutiste, comme on le voit sur divers clichés en Normandie et sur d'autres théâtres où sont intervenues ces troupes aéroportées. D'une manière générale, ce type de vestige renvoie au premier stade de la consolidation du trou d'homme, qui intervient lorsque le séjour se prolonge au-delà d'une nuit ou de deux.

Officiellement, au-delà de six heures sur place (soit la durée d'une nuit), les soldats devaient approfondir et consolider leur trou, travail susceptible de requérir plusieurs jours au total. Diverses descriptions de trous d'homme consolidés nous sont connues par les sources militaires et récits de vétérans⁵⁴, plus rarement par des photographies « privées », en théorie proscrites sur le front, ou encore par des dessins tels que ceux de John Jenkins, sergent du Pioneer Corps britannique, dont l'un, intitulé « My little dug-out somewhere in France », probablement réalisé en Normandie, met en scène l'auteur couché au fond de son « foxhole », à l'entrée duquel un panneau indique le « 371 Chatsworth », adresse familiale des Jenkins à Portsmouth⁵⁵. Il était fréquent, diverses photographies en témoignent, que les abris soient ainsi baptisés d'un nom inscrit sur une plaque, souvent ironique, à la manière des gourbis de la Grande Guerre et des petites villégiatures de bord de mer (p. ex. villa « Mon repos ») (Figure n° 6).

Normandie », in D. FLOTTÉ et C. MARCIGNY (éd.), *Le diagnostic comme outil de recherche*, Caen, Inrap, 2019 [[En ligne](#)].

⁵³ V. CARPENTIER (éd.), *Blainville-sur-Orne (Calvados), ZAC « Terres d'Avenir », 164039 (site n° 3). Vestiges de la bataille de Normandie : Blainville et la tête de pont britannique sur l'Orne (6 juin-août 1944)*, Rapport archéologique, Cesson-Sévigné, Inrap GO, 2021.

⁵⁴ Pour des exemples italiens : US War Department, *Intelligence Bulletin*, I-7, mars 1943, p. 43-46, et II-9, mai 1944 ; Sean LONGDEN, *To the Victors the Spoils. D-Day to VE Day: The reality behind the heroism*, Moreton in Marsh, Arris Books, 2004, p. 109 sq.

⁵⁵ The D-Day Story Museum Coll., n° 2015/53/2 [[En ligne](#)].



Figure n° 6 : Ce foxhole de deux Marines américains sur l'atoll de Tarawa (îles Gilbert, auj. République de Kiribati), en novembre 1943, a été baptisé « Le salon vraiment minable » (NARA, US marines Corps)

La construction des « foxholes » a donné lieu à nombre d'instructions dans les manuels militaires ou dans la presse destinée aux troupes qui relayait des conseils nés de l'expérience acquise sur tous les théâtres. Dans son édition du 10 février 1945, le journal américain *Army Talks* dépeint le modèle parachevé d'un « foxhole »⁵⁶. Concernant son emplacement, il était vivement recommandé de le choisir au sec et si possible en hauteur, d'éviter tout repère trop évident et de rester à l'écart des arbres en raison du danger que représentent les éclats de bois. En cas d'installation en secteur boisé ou exposé, il fallait couvrir l'abri de rondins d'un diamètre de 20 cm au moins, noyés dans de la terre et camouflés. L'abri devait être amélioré à raison d'une ou de deux heures de travail quotidien, approfondi jusqu'à 1,50 m au moins afin de pallier l'effet de souffle (*blast*) causé par les explosions et doté d'une tranchée d'accès pare-éclats, bordée d'un parapet de terre capable d'empêcher qu'une grenade ne roule jusqu'au trou. Ces parapets ont en général disparu sur les sites archéologiques, mais les tranchées et autres parties excavées y sont en revanche ordinairement préservées, comme c'est par exemple le cas à Fleury, où certains abris

⁵⁶ « How to Keep House in a Foxhole », *Army Talks*, vol. III, n°5, 10 février 1945, p. 1-10.

consolidés, parmi les plus achevés, comportaient de telles galeries d'accès pare-éclats, creusées en chicane, avec des marches taillées dans le calcaire (Figure n°7).



Figure n° 7 : Trou d'homme consolidé canadien de Fleury-sur-Orne, avec tranchée d'accès en forme de L creusée dans le calcaire (E. Ghesquière, Inrap).

Le fait de creuser en direction de l'ennemi réduisait l'exposition aux projectiles, ce qui conduisit les Américains, dans le bocage normand, à creuser fréquemment des trous en forme de L dans l'axe des talus bordant les haies⁵⁷. Les parois devaient être étayées et doublées au moyen des matériaux disponibles, y compris des nattes ou des claies en petit bois, et le sol devait être doublé, si possible, d'un plancher sur vide sanitaire, dispositif qui, selon les données du Quartermaster Corps américain, était quasi systématique dans les abris allemands⁵⁸. Les vestiges de tels aménagements sont rares en Normandie. Les restes d'un plancher constitué des planchettes d'une caisse de rations ont toutefois été mis au jour au fond d'un trou d'homme à Soliers (Calvados), sur une position d'artillerie britannique de la 51st (Highland) Inf. Div.⁵⁹ (Figure n°8). Dans ce même trou ont en outre été retrouvés le fragment d'une page de journal imprimé en anglais évoquant notamment les combats de Brest-Litovsk et de Minsk, début août

⁵⁷ US Army Center for Military History (éd.), *Utah Beach to Cherbourg 6-27 June 1944*, Washington DC, War Department Historical Division, 1948, p. 130-131.

⁵⁸ W. F. ROSS et Charles F. ROMANUS, *The Quartermaster Corps: Operations in the war against Germany*, Washington DC, US Army Center of Military History, 1991, p. 609, n. 157.

⁵⁹ V. CARPENTIER (éd.), *Soliers-Grentheville, Calvados (14). Parc Éole, tranche 2 : En plaine de Caen, du bronze ancien à la Bataille de Normandie*, Rapport archéologique, Cesson-Sévigné, Inrap GO, 2024.

1944 (op. Bagration et Bataille de Smolensk), ainsi qu'une boîte de conserve. D'autres trous d'homme fouillés sur ce même site présentaient des fonds recouverts d'une épaisse couche de boue indurée, ce qui n'est pas le cas du précédent, et sans vestige de plancher (*supra*, Figure n° 4). Le témoignage de D. Edwards s'avère ici encore intéressant, car il est possible d'en tirer une hypothèse d'interprétation convaincante de tels vestiges : ce dernier rapporte en effet qu'il s'est confectionné un sommier à l'aide de planches reposant sur des boîtes de conserve de ration vides, de sorte à ne pas être au contact du fond de son abri, régulièrement inondé⁶⁰. Les occupants du site de Soliers ont peut-être agi de même, ce qui expliquerait la couche de boue horizontale tapissant le fond de leurs trous.



Figure n° 8 : Trou d'homme de Soliers au fond duquel ont été installées des planchettes d'une caisse de rations en guise de plancher vide-sanitaire (V. Carpentier, Inrap)

Conformément à ce qui a pu être également observé en fouille, à Fleury ou à Blainville, boîtes de ration ou petites douilles d'obus fournissaient en cas d'inondation des écopés improvisés tandis que les caisses de rations ou de munitions devenaient des rangements étanches. Denis Edwards, sniper au 2nd Ox & Bucks et membre du commando aéroporté du Major Howard, précise que leurs officiers imposaient aux parachutistes de la 6th Airborne Div. de conserver leurs « dry rations » et leurs bombes Gammon (mines antichars légères) dans leurs abris, en cas d'attaque ou de bombardement prolongé empêchant le ravitaillement et la cuisine⁶¹.

⁶⁰ D. EDWARDS, *The Devil's own luck...*, op. cit., p. 126.

⁶¹ *Ibidem*, p. 93, 95.

Concernant ces mines, très sensibles, cela s'avérait parfois fatal à l'occupant de l'abri. Aussi l'ordre était-il contourné en creusant une cache étroite près de l'abri afin de remiser ces explosifs récupérés avant une inspection. Ces matériels étaient stockés dans des contenants de réemploi étanches, tels qu'ils ont été observés en fouille à Blainville, à l'écart ou à l'intérieur des abris.

Chandelles et lampes-tempête, parfois logées dans une niche creusée dans la paroi, délivraient l'éclairage, en ayant soin de ne pas laisser filtrer la lumière. Ces moyens d'éclairage ont laissé peu de témoins, du fait que les bougies ne laissent aucune trace et que les soldats emportaient leurs lampes avec eux. Un verre brisé de lampe-tempête, retrouvé dans l'un des trous d'homme de Blainville, en offre un discret témoignage. On relève aussi quelques lampes de poche électriques abandonnées, probablement hors d'usage. En sus des réchauds, une conserve remplie de sable et chauffée sur une chandelle fournissait une chaufferette pour les pieds. Le site de Fleury, notamment, a livré de nombreuses boîtes de conserve de différentes tailles abandonnées dans les trous d'homme, dont certaines ont probablement servi de cette manière. Aisément remplacés, ces petits matériels « bricolés » par les soldats à partir des rations étaient laissés sur place au départ des troupes.

Les instructions militaires insistent sur cette adaptation opportuniste aux circonstances, ce qui s'est traduit entre autres par le creusement d'abris dans des cratères de bombe, au pied de murs ou aux dépens de talus. L'archéologie confirme bien cet opportunisme à travers les matériaux réutilisés pour la consolidation des trous d'homme. À Fleury par exemple, les fantassins canadiens ont récupéré des poutres, du fibro-ciment, des toiles goudronnées ou des tôles métalliques dans les ruines du village bombardé. Même les épaves jonchant le « no man's land » y ont été mises à profit, en l'occurrence des fragments d'aile ou de fuselage d'avions écrasés sur le site (Figure n° 9). À Blainville-sur-Orne, la fouille a montré le réemploi par des artilleurs britanniques de pans de toile arrachés aux planeurs de la 6th Abn Div., atterris dans un champ voisin (Figure n° 10). Sur ce même théâtre de la tête de pont aéroportée britannique, les parachutistes du 2nd Ox & Bucks ont également utilisé les débris du Château Saint-Côme, à Bavent, afin de couvrir leurs abris⁶². Les récits des vétérans permettent de comprendre à quoi correspondent ces découvertes. Sur ce même site, les précieux témoignages d'Arthur Berry, transmetteur au 127th (Highland) Field Reg., RA, et du capt. Anthony H. Windrum, commandant en second du 6th Abn Div. Signals HQ, font état de ces récupérations sur des épaves de planeurs que la RAF s'efforçait de protéger afin de les réexpédier outre-Manche⁶³. Les troupes combattantes n'en avaient cure. À Ranville, sur la « Landing Zone » de la 6th Airborne Div., c'est même tout un mess qui fut aménagé dans l'un de ces planeurs, enterré au bulldozer, pour les officiers du 53rd (Worcs. Yeomanry) Air Landing Light Reg., RA⁶⁴. Il s'agissait plutôt en réalité d'un « Command Post » d'artillerie. Sa mention dans le « War Diary » montre que de tels réemplois, bien qu'ils dérogeassent ouvertement aux ordres

⁶² *Ibidem*, p. 88 (l'expression exacte en anglais est « trench roofing »).

⁶³ Chris COMER, « A Wireless Operator/Signaller at the Normandy Landings by Arthur Berry », *WW2 People's War*, 26 février 2004 [En ligne] ; Journal du Capt. Windrum, p. 23 [En ligne].

⁶⁴ The National Archives, Kew, WO171/1017-1019 (6 juillet 1944).

supérieurs, étaient tolérés, sinon courants au front. D. Edwards rapporte également la fréquente réutilisation de matériaux récupérés dans les fermes et habitations pour couvrir les abris (y compris une barrique de cidre à Bréville-les-Monts), pratique courante tout au long de sa campagne de la Normandie à la Baltique ; de conteneurs parachutés qui, après avoir été remplis de terre, étaient disposés en travers des abris afin de constituer d'excellents couvertures renforcés (un vestige en a été retrouvé dans l'un des abris de Blainville) ; ou encore d'outils de tranchée allemands, plus efficaces que ceux des Britanniques⁶⁵. Partout, les soldats, et singulièrement les artilleurs ou les tankistes, utilisèrent, comme à Fleury ou à Blainville, d'innombrables caisses de munitions métalliques. Remplies de terre, ainsi que le faisaient déjà les poilus de la Grande Guerre⁶⁶, elles constituaient d'efficaces parois de protection pour leurs abris en complément des sacs de sable en toile dont quelques fragments, parachutés à destination du « HQ » de la 6th Abn Div., ont également été retrouvés intacts dans les abris consolidés de Blainville.



Figure n° 9 : Abri consolidé canadien de Fleury-sur-Orne, avec deux longs fragments de tôle de zinc provenant d'un avion écrasé, réemployés comme éléments de couverture (B. Labbey, Inrap)



Figure n° 10 : Grand pan de toile d'un planeur Horsa de la 6th Airborne Division, avec sa cocarde peinte, mis au jour au fond de l'un des trous d'homme consolidés de Blainville-sur-Orne (V. Carpentier, Inrap)

Concernant le « confort intérieur », les données archéologiques souffrent d'un déficit par suite de la disparition des matériaux périssables. Le soin particulier apporté au couchage transparaît dans les prescriptions, *a minima* à l'aide de paille ou de foin, au mieux en se procurant un ou deux matelas et un sommier. Certains soldats isolaient les murs de leur abri à l'aide de journaux, de bâches ou de couvertures tandis que les parachutistes utilisaient leur parachute comme tapis de sol ou sac de couchage. Ces éléments ne sont en général pas conservés, mais des pans de soies découpés ou des suspentes de parachute ont été retrouvés

⁶⁵ D. EDWARDS, *The Devil's own luck...*, *op. cit.*, p. 73, 85, 88, 102.

⁶⁶ G. GAUDRY, *Deux gouffres de feu...*, *op. cit.*, p. 177 : « J'emplis de terre des caisses à grenades vides, pour édifier un mur protecteur devant mon abri. »

dans le comblement de trous d'hommes britanniques et canadiens à Blainville et à Colomby-Anguerny⁶⁷, au nord de Caen et aux environs des zones de saut de la 6th Airborne Div. Des meubles étaient parfois récupérés ou, plus souvent – comme c'est le cas à Fleury –, fabriqués aux dépens de caisses et de boîtes de ration ou de munitions. Des réchauds, que les « Tommies » surnommaient « benghazis », par emprunt au nom de la ville libyenne, étaient ainsi fabriqués à partir d'une grande boîte de « Service Biscuit » en fer blanc, percée puis remplie de sable ou de terre et d'un peu d'essence⁶⁸. Les grandes cantines de l'intendance n'étant généralement pas acheminées en première ligne pour des raisons de sécurité⁶⁹, ces réchauds non réglementaires, parce qu'ils chauffaient par tout temps en dégageant peu de flammes, étaient devenus extrêmement populaires en 1944 dans les rangs du Commonwealth. De la même manière, tout comme cela a pu être observé dans les camps de prisonniers de 39-45, ceci dans le droit fil des pratiques les plus courantes des poilus de la Grande Guerre⁷⁰, les soldats « bricolaient » divers ustensiles, pots, écopés, brocs, cuvettes à partir de boîtes de rations, de gamelles, de quarts ou d'autres récipients glanés ou troqués alentour, ce genre de récupération allant jusqu'à prendre des allures de pillage⁷¹ (Figure n° 11). Toutefois, même si certains éléments fragiles, textiles notamment, tels que les écharpes ou filets moustiquaires dont étaient dotés les commandos et les vétérans des corps expéditionnaires, n'ont laissé que très peu, voire aucune trace archéologique, le dénuement était une réalité de la vie au front que confirme bien l'archéologie des trous d'homme. Le matériel emporté outre-Manche par les soldats du « D-Day » a très rapidement été détruit ou englouti par la guerre. Ainsi, seuls les sites tout proches des plages de débarquement ont livré des objets provenant de Grande-Bretagne, à l'image de la porcelaine anglaise brisée retrouvée à Langrune-sur-Mer, sur les lignes du 48th Royal Marines Commando⁷². À mesure qu'ils progressaient, les soldats perdaient de l'équipement ou en abandonnaient une partie à chaque lever de camp, avec l'espoir d'en retrouver ailleurs dans des trous d'homme déjà creusés et équipés par d'autres, amis ou ennemis. Nombre de soldats alliés ont ainsi séjourné dans des abris allemands, parmi les effets de leurs adversaires. La littérature de guerre est riche en références à l'odeur des troupes, au matériel, aux pratiques alimentaires ainsi qu'à l'hygiène, notamment aux poux et puces que les hommes transportaient sur eux-mêmes et se partageaient au gré des nuits passées dans leurs litières de fortune.

⁶⁷ V. CARPENTIER (éd.), *Anguerny (Calvados) « Le Parc », 163821 : Un village de la plaine de Caen, du Bas-Empire à la Bataille de Normandie*, Cesson-Sévigné, Inrap GO, 2020.

⁶⁸ S. LONGDEN, *To the Victors...*, *op. cit.*, p. 215 sq. ; Raymond LEEMING, *And Maybe A Man: With the Royal Signals, Sixth Airborne Division 1943-1946*, Turnbridge Wells, Parapress, 1995, p. 66.

⁶⁹ W. F. ROSS et C. F. ROMANUS, *The Quartermaster Corps...*, *op. cit.*, p. 527.

⁷⁰ Y. DESFOSSÉS, A. JACQUES et G. PRILAUX, *L'archéologie...*, *op. cit.*, p. 52 sq. ; Bernadette SCHNITZLER et M. LANDOLT (éd.), *À l'est, du nouveau ! Archéologie de la Grande Guerre en Alsace et en Lorraine*, Catalogue d'exposition, Strasbourg, Musées de la Ville de Strasbourg, 2013 ; sur les productions des prisonniers en 39-45 : V. CARPENTIER, *Pour une archéologie...*, *op. cit.*, ch. 12, p. 195 sq.

⁷¹ Sur cette question du pillage des troupes : S. LONGDEN, *To the Victors...*, *op. cit.*, et Alan ALLPORT, *Browned off and bloody-minded: The British soldier goes to war 1939-1945*, New Haven-Londres, Yale University Press, 2015.

⁷² E. GHESQUIÈRE (éd.), *Langrune-sur-Mer (Calvados), « Rue des Chasses, AD 154p »*, Rapport archéologique, Cesson-Sévigné, Inrap GO, 2019, p. 280-297.



Figure n° 11 : Ce soldat américain posté dans son foxhole dans le secteur de Bastogne, dans les Ardennes belges, au cours de l'hiver 44-45, y a installé un poêle à bois de fortune (Musée national d'histoire militaire de Diekirch, Luxembourg, US Signal Corps K048_47)

De fait, l'hygiène représentait un problème majeur au front, où régnaient la dysenterie due à l'eau infectée ou au régime des rations (la « Compo tummy »), les fièvres causées par les mouches infestant les cadavres, ou d'autres affections, dont le redoutable « pied de tranchée » (« trench-foot »). Les soldats étaient tenus de prendre autant soin de leurs pieds que de leur fusil, en les nettoyant, en soignant blessures et ampoules et en les saupoudrant préventivement de talc ou « foot-powder », dont les contenants ont été retrouvés en fouille dans des trous d'homme du front de Normandie, à Fleury ou à Anguerny entre autres. Ils portaient également, en période de repos, leurs « plimsoles » de toile, dont des exemplaires ont été retrouvés en fouille et qui apparaissent sur les images d'archives. Redoutable lésion froide, le pied de tranchée se développe dans le froid et l'humidité, par suite de l'inactivité et du port des brodequins qui ralentissent la circulation sanguine dans les extrémités⁷³. Si la lésion dégénère, la gangrène s'installe avec des risques d'amputation ou de septicémie. Connu dès les guerres napoléoniennes, le pied de tranchée fit plus d'une centaine de milliers de morts et d'estropiés parmi les combattants de la Grande Guerre⁷⁴ et la boue, le froid, l'humidité favorisèrent sa

⁷³ Octa C. LEIGH, « A report on trench foot and cold injuries in the European theatre of operations 1944-1945 », *Annals of Surgery*, vol. 124, 1946, p. 301-313 ; US Army Medical Department, *Cold injury, ground type, in World War II*, Washington DC, Office of the Surgeon General, 1958.

⁷⁴ Robert L. ATENSTAEDT, « Trench foot: The medical response in the First World War 1914-18 », *Wilderness & Environmental Medicine*, vol. 17, n°4, 2006, p. 282-289 ; Khaylen MISTRY, Chandni ONDHIA et Nick J.

réapparition au cours du second conflit mondial, lors des hivers de 43-44 et 44-45⁷⁵. L'hygiène des pieds était donc un fait crucial, en particulier dans les abris enterrés, généralement humides et confinés. Selon le règlement, les hommes devaient posséder *a minima* un pain de savon, une brosse à dents et une boîte de poudre DDT afin de traiter leurs vêtements. Les ustensiles de toilette sont ainsi fréquents dans les trous d'homme et dépotoirs fouillés, quoiqu'en quantités restreintes, les soldats en prenant soin et les emportant avec eux⁷⁶. Ils devaient aussi se raser, ce qui explique le nombre de blaireaux retrouvés, y compris, comme à Anguerny, de modèles fabriqués à partir d'une douille de cartouche dans laquelle ont été insérés des crins de cheval ou de bovin, un bricolage dont on trouve des exemples dans les tranchées et camps de prisonniers de 14-18⁷⁷.

SYNTHÈSE ET DISCUSSION

Cette étude, focalisée sur quelques exemples archéologiques empruntés majoritairement à la Normandie, avec des renvois à d'autres théâtres d'opération documentés quelquefois par des fouilles, mais surtout par des archives, ne revendique de ce fait aucun caractère d'exhaustivité. Nous l'avons restreinte aux trous d'homme sachant que d'autres abris excavés par les troupes ont parfois rempli des fonctionnalités plus originales, à l'image de l'« Anzio Ritz », ce cinéma installé au fond d'un poste souterrain sur l'arrière de la V^e Armée britannique, en mars 1944⁷⁸. Nous avons souhaité proposer ici un premier cadre d'interprétation historique et anthropologique d'un vestige commun à l'ensemble des cultures matérielles liées à la guerre de 39-45, cadre qu'il sera bien sûr nécessaire d'affiner au rythme des nouvelles découvertes qui ne manqueront pas de survenir, souhaitons-le, sur d'autres théâtres encore peu explorés. Pour l'heure, notre corpus réunit surtout des exemples britanniques et canadiens, avec encore trop peu de vestiges allemands ou américains, ce que de futures recherches permettront toutefois de combler, pour la Normandie du moins. D'ores et déjà, cependant, la confrontation de nos données archéologiques avec les manuels militaires et autres sources historiques, témoignages, films, photographies ou dessins autorise à en restituer l'évolution qui se dissimule derrière une fausse impression de monotonie, en lien avec les évolutions tactiques à l'œuvre dès la fin des années trente. Forte de son expérience de la Grande Guerre, l'armée allemande fut la première à innover en mettant au point, dès 1938, la première pelle-pioche à fer pliant, la « Klapspatten », gage de la capacité accrue de ses soldats à creuser et à consolider des abris de combat efficaces. Fin 1942 et début 1943, après une entrée en guerre difficile en raison de revers et de pertes sévères en Afrique du nord, les Américains adoptèrent

LEVELL, « A review of trench foot: A disease of the past in the present », *Clinical and Experimental Dermatology*, vol. 45, n°1, 2020, p. 10-14.

⁷⁵ W. F. ROSS et C. F. ROMANUS, *The Quartermaster Corps...*, *op. cit.*, p. 609, n. 157.

⁷⁶ V. CARPENTIER et B. LABBEY, « Que nous apprend... », art. cit.

⁷⁷ Dawid KOBIAŁKA, « Trench art between memory and oblivion: A report from Poland (and Syria) », *Journal of Conflict Archaeology*, vol. 14, n° 1, 2019, p. 4-24 (fig. 9), p. 14, camp de Czersk).

⁷⁸ On en voit une photographie sur le cliché n° NA 13256 de la collection de l'Imperial War Museum.

à leur tour, après les Britanniques, ce principe du trou d'homme consolidé, baptisé « foxhole ». Ils durent aussi créer de nouveaux outils de tranchée, inspirés du modèle allemand. L'été 44 a vu l'application, en Normandie, de ces principes tactiques qui perdurent de nos jours, les troupes continuant de s'enterrer dans des « abris individuels de combattants » (appellation française), de la même manière que leurs prédécesseurs des années 1940.

L'abri enterré fut en effet le rempart à la fois le plus simple et le plus efficace des acteurs de cette guerre mobile de 39-45, où la rapidité était un facteur décisif. Les trous d'homme de première instance devaient être creusés en quelques minutes, de jour comme de nuit, par tous les temps, sur tout type de terrain et sans apport logistique. Les armes antipersonnel très meurtrières, comme les mortiers, les mitrailleuses, les grenades offensives, impliquaient en effet des défenses adaptées, propres à limiter les pertes, mais aussi l'usure nerveuse des troupes, y compris les plus expérimentées telles que la 51st (*Highland*) Div. qui, avant son engagement malheureux en Normandie, avait pourtant brillamment servi en Afrique du Nord⁷⁹. Cette réalité de la bataille de Normandie explique le dicton, répété à l'envi dans la presse ou sur des panneaux destinés aux troupes britanniques, exhortant les soldats à creuser systématiquement de tels abris : « Old soldiers never die, they dig! » (Les vieux soldats ne meurent pas, ils creusent !) (Figure n° 12). Plus laconique, l'US Army diffusait aux GIs le slogan : « Dig or die! » (Creuse ou crève !)⁸⁰. Aussi la (ré)invention du « foxhole » par le commandement allié, notamment américain, à la fin de 1942, par suite des lourdes pertes enregistrées en Afrique du Nord face à l'Afrikakorps jusqu'à la bataille de Kassedrine, a-t-elle constitué un véritable tournant dans la menée des combats. En juin 1943, après le limogeage du commandement, la formation des recrues de l'Oncle Sam passa ainsi de treize à dix-sept semaines, avec un entraînement accru au creusement de ces trous d'homme consolidés⁸¹. En Normandie, au cours de l'été 44, la tactique qui sera professée officiellement par le manuel du commandant de bataillon d'infanterie américain, publié en octobre suivant⁸², voulait que les trous d'homme de première instance soient désormais réservés à l'arrière, ou lorsque l'urgence ne permettait ni n'exigeait de les consolider. Les soldats devaient systématiquement en creuser à chaque halte pour eux-mêmes et leurs armes lourdes, mais en cas de halte prolongée, le périmètre défensif devait être renforcé, c'est-à-dire que les trous d'homme devaient être consolidés, et des abris d'urgence supplémentaires devaient être creusés et complétés au besoin par des tranchées de liaison. Ces trous d'urgence permettaient aux combattants de s'abriter le plus rapidement possible en s'y jetant en cas d'attaque ou, surtout, de bombardement. Quant aux « foxholes » consolidés, ils offraient une protection supérieure à leurs occupants, notamment pendant la

⁷⁹ Anthony KING, « Why did 51st Highland Division fail? A case-study in command and combat effectiveness », *British Journal of Military History*, vol. 4, n°1, 2017, p. 44-70.

⁸⁰ Titre d'une exposition du Naval History and Heritage Command, *Dig or Die! Foxholes, Side 2*, Washington, NHHC-US Navy Museums [En ligne : <https://www.history.navy.mil>].

⁸¹ G.F. HOWE, *Northwest Africa...*, *op. cit.*

⁸² The War Department, *Field Manual FM 7-20...*, *op. cit.* (octobre 1944).

nuits, y compris face aux blindés, qui pouvaient même passer sur l'abri sans causer de dommages aux soldats⁸³ (Figure n° 13).



Figure n° 12 : Fantassin canadien creusant son abri devant un panneau, sur le front de la 3^e DI canadienne à Ifs, près de Fleury-sur-Orne, au sud de Caen, rappelant que « les vieux soldats ne meurent jamais, ils creusent et disparaissent dans une tranchée » (National Archives of Canada).



Figure n° 13 : Ces recrues du 155th US Engineers Training Camp de San Luis Obispo, Californie, sont entraînées en mars 1944 à creuser des trous d'homme au-dessus desquels passe un char (US Army Signal Corps, National World War Two Museum 2011-065-779)

Leur forme devait être adaptée aux conditions locales, à la nature des sols ou aux matériaux disponibles. Variait aussi leur capacité d'accueil selon qu'ils étaient conçus pour un seul ou deux soldats. À ce titre, nous avons signalé plus haut qu'en Normandie, côté allié, l'écrasante majorité des trous d'homme de première instance sont des abris individuels tandis que les abris consolidés sont au contraire fréquemment doubles, avec des dimensions minimales de l'ordre de 1,80 x 0,70 m⁸⁴. Plusieurs récits de vétérans confirment que la norme, en matière d'abris consolidés, sur les lignes défensives de la tête de pont de la basse Orne, était le trou d'homme par binôme⁸⁵. Cette différence nous semble s'expliquer par le contexte, offensif ou défensif, qui amenait le commandement à prioriser l'économie des pertes, en faisant creuser, dans un cas, des abris individuels et dispersés au maximum, ou dans l'autre, des abris doubles afin de privilégier le moral des troupes en situation de combat statique. On note que les abris allemands fouillés

⁸³ Manœuvre mise en scène notamment dans le film de Samuel Fuller, *The Big Red One* (*Au-delà de la gloire*), sorti sur les écrans en 1980 et restauré en 2005 ; voir S. FULLER, Jerome H. RODES et Christa L. FULLER, *Un troisième visage : Le récit de ma vie d'écrivain, de combattant et de réalisateur*, Paris, Allia, 2011.

⁸⁴ Ce qui concorde parfaitement avec celles énoncées par D. EDWARDS, *The Devil's own luck...*, *op. cit.*, p. 73.

⁸⁵ Notamment : *ibidem*, p. 73 ou R. LEEMING, *And Maybe A Man...*, *op. cit.*, p. 65-66.

en Moravie-du-Sud, pour la fin du conflit⁸⁶, comprennent également de nombreux abris doubles, dans un contexte défensif face à l'Armée rouge. Même pratique chez les *marines* américains lors de la guerre du Pacifique, avec toutefois ici des trous d'homme de première instance, creusés par et pour un binôme, en haut de plage, afin de pallier les contre-attaques nocturnes des Japonais sachant que les Marines, acculés à la mer, n'avaient aucune vraie solution de repli⁸⁷. Dans tous les cas, il s'agissait également de préserver au maximum les possibilités de repos indispensable à la récupération des combattants sous pression constante. L'enjeu était loin d'être négligeable. Parce qu'ils avaient été trop longtemps privés de sommeil, nombre de soldats stressés, choqués par les explosions, développèrent des traumatismes de guerre, dont le syndrome courant du « bomb-happy »⁸⁸, qui les rendait inaptés à la poursuite du combat. Au cours de la campagne de Normandie, les cas d'épuisement représentèrent à eux seuls 20 % des pertes du 21^e Groupe d'armée⁸⁹ ; aussi le commandement interallié comprit-il très vite qu'une unité à découvert était une unité perdue.

De fait, les abris individuels jouèrent un rôle déterminant dans la conduite des opérations terrestres, singulièrement pour l'infanterie et l'artillerie. Concernant la cavalerie, le général Patton estimait que ses équipages de blindés devaient s'épargner autant que possible la tâche épuisante de leur creusement, qu'il réservait au repos à l'arrière. Au front, les tankistes dormaient généralement dans ou sous leur char. De même que les artilleurs mécanisés, ils jouissaient en outre de quelques avantages en raison du matériel transporté sur leurs blindés, leurs bâches, leurs batteries électriques, mais aussi des trappes en bois préfabriquées qui leur permettaient de couvrir efficacement leurs postes d'observation ou de commandement – un matériel que les fouilles n'ont guère permis de retrouver⁹⁰ (Figure n° 14) :

⁸⁶ J. ZUBALÍK, « Field fortifications... », art. cit.

⁸⁷ Citons parmi divers témoignages de vétérans celui de J. MCENERY et B. SLOAN, *Hell in the Pacific...*, *op. cit.*

⁸⁸ Première occurrence en 1941 [En ligne : [Oxford English Dictionary](#)]. Sur ce trauma et les autres effets de la tension nerveuse : S. LONGDEN, *To the Victors...*, *op. cit.*, ch. 9.

⁸⁹ *Ibidem*, p. 175.

⁹⁰ Matériels visibles sur plusieurs films et clichés montrant des artilleurs britanniques et canadiens en Normandie.



Figure n° 14 : Artilleurs de la 3rd Inf. Div. britannique regardant l'arrivée des planeurs de la 6th Airborne Division, non loin de Blainville-sur-Orne, au nord de Caen, le soir du 6 juin 1944. On distingue au sol des trappes préfabriquées destinées à couvrir leurs abris de commandement souterrains, en attente d'être creusés, ainsi que des trous d'homme de première instance pour un groupe de soldats à droite (coll. IWM, n° B5046, détail)

Selon le manuel de fortification des *Royal Engineers*, ces postes d'artillerie devaient, en effet, être systématiquement enterrés, d'où leur désignation au sein des troupes anglophones par le terme générique de « dug-out », qui, en général, renvoie non plus à de simples trous d'homme, mais à des fortifications permanentes, inscrites dans la filiation des ouvrages de génie de la Grande Guerre⁹¹.

Plusieurs sites archéologiques ont révélé en Normandie des concentrations de trous d'homme témoignant d'une organisation planifiée, le long d'une haie et/ou dans les limites d'une parcelle, schéma que l'on distingue partout aisément sur les clichés aériens (Figure n° 15). Il s'agit très généralement de petites concentrations disséminées, et non de grands ensembles continus, y compris dans le cas du vaste camp de regroupement de la 2^e DI canadienne à Fleury, où les trous d'homme se répartissent en petits groupes de deux à trois dizaines au plus, souvent moins, de la taille donc d'un peloton, d'une section ou d'une sous-section. Cette dispersion en petits abris de combat est une signature des nouvelles tactiques offensives de la Seconde Guerre mondiale. Si de grands réseaux de tranchées furent bien établis sur le front de l'Est ou dans les îles du Pacifique, en lien avec les stratégies défensives allemande, soviétique ou japonaise, ils se limitèrent ailleurs à la fortification de quelques villes ou villages transformés en verrous défensifs. En Normandie, ce fut par exemple le cas de Caen, libérée seulement le 18 juillet 1944, soit un mois et demi après le débarquement, au prix de lourdes pertes et destructions. Partout

⁹¹ The War Office, *Manual of Field Engineering...*, *op. cit.*, en particulier t. 1, pl. 36 et 43.

cependant, l'impact conjugué des frappes aériennes, de l'artillerie lourde et des blindés, certains spécifiquement conçus pour venir à bout des positions retranchées telles que les « Flammpanzer » allemands ou les chars Churchill AVRE et Crocodile britanniques, réduisit les grands ouvrages de défense statique dont les succès inégaux de la ligne Maginot avaient annoncé le déclin dès 1940. Par ailleurs, l'archéologie montre également que les trous d'homme de première instance et consolidés sont fréquemment associés sur les mêmes sites.



Figure n° 15 : Clichés aériens montrant des trous d'homme. À gauche, cliché d'octobre 1945 sur lequel apparaissent de nombreux trous d'homme, dispersés au sein de nébuleuses ou en rangées, en plein champ et le long des chemins et des haies. Il s'agit des positions britanniques de la 6th Airborne Division à Ranville, hameau de Longueval (IGN, cl. n° 10101945_C1612-0061_1945_CDP207_0624_6). À droite, nombreux trous d'homme creusés en juin 1944 par des GI dans un champ de Saint-Georges-d'Elle, au centre du département de la Manche (NARA, 208_ANN_Normandy_27274)

C'est notamment le cas à Blainville-sur-Orne, où ces vestiges composent une position d'artillerie britannique de « 25-Pounder », occupée successivement par des soldats du Royal Warwickshire Regiment (2^e Bn, 3^e DI) débarqués le 6 juin à Sword Beach, puis par des canonniers des 191st Hertfordshire & Essex Yeomanry et 150st South Nottinghamshire Hussars Field Regts, RA, du 13 au 20 juillet 1944. La fouille d'un secteur de cette position, établi le long d'une haie, a vu la mise au jour d'une quinzaine de trous d'homme et d'autres postes de combat excavés associés à une pièce de 25- Pdr (Figure n 16) :

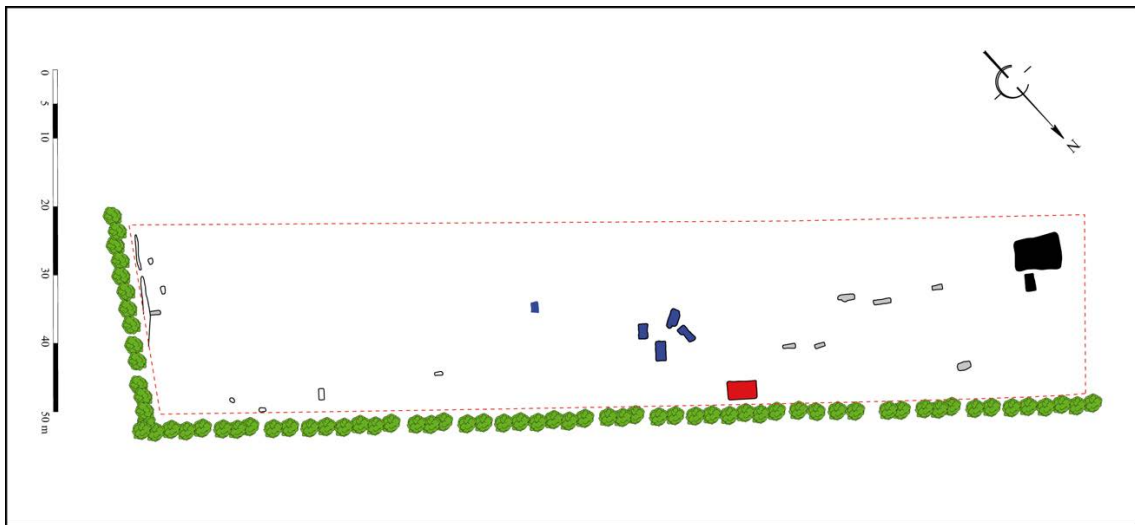


Figure n° 16 : Site de Blainville-sur-Orne, Calvados. Plan interprétatif de la fouille. En noir : fosse de canon et trou d'homme consolidé / poste de commandement. En gris : trous d'homme de première instance/abris d'urgence des canonniers. En bleu : trous d'homme consolidés/abris de sommeil des canonniers. En rouge : trou d'homme consolidé, poste de transmetteur (V. Carpentier, Inrap)

On y distingue la fosse pour canon (« *gun-pit* »), plus vaste (7,5 x 3,5 m pour 0,8 m de profondeur), flanquée d'un premier abri de 2,5 x 1,4 m, profond de 1,0 m et de 1,5 m, creusé à côté et en parallèle de la fosse, avec une banquette regardant vers l'ennemi. Par comparaison avec des archives photographiques, ce trou d'homme a pu être interprété comme le poste de direction de tir (Figure n°17). Un autre abri, de 3,0 x 2,2 m et profond de 0,9 m, paraît correspondre, quant à lui, d'après le mobilier recueilli (restes de poste émetteur, de batteries, de fils...), à un poste de transmetteur⁹². La position comprend en outre un groupe de six trous d'homme individuels, du type consolidé, mesurant de 1,7 à 2,9 m de longueur sur 1,1 à 1,5 m de largeur pour 0,9 m à 1,1 m de profondeur. Leurs parois ont été réalisées au moyen de terre, de sacs de sable en toile, de caisses de munitions vides et de panneaux et pans de toile récupérés sur des planeurs de la 6th Abn Div., atterris à 100 m au nord au soir du 6 juin (op. Mallard). Ces matériaux ont également été étalés au fond et réutilisés comme couvertures pour ces « foxholes » ou « sleeping trenches ». Six autres trous d'homme plus modestes, de première instance, mesurant 1,5 à 2,6 m de longueur sur 0,6 à 1 m de largeur pour 0,6 m à 1,1 m de profondeur, ont été creusés à proximité dans l'axe de la pente, le long de la haie sur laquelle s'appuie la position au nord. Cinq sont répartis en deux groupes, proches du canon et alignés

⁹² Le témoignage d'un vétéran du 6th Abn Div. Signals HQ précise bien que, sur ce même théâtre, ces postes de transmission étaient installés sur une planche ou une banquette taillée dans la paroi d'un abri consolidé, identique à ceux des soldats, couvert de branches et de mottes de gazon, et proche de ces derniers afin d'assurer leur mission en continu par rotations horaires : R. LEEMING, *And Maybe A Man...*, op. cit., p. 65-66. Après la campagne de Normandie, ces postes seront réunis en un unique abri en forme de L, destiné à un binôme de transmetteurs travaillant et se reposant alternativement.

dans son axe de feu, et le dernier se trouve un peu plus loin, au pied de la haie⁹³. Des intervalles de 3 ou 6 m les séparent. Le total des 12 trous d'homme renvoie ici à l'effectif des servants d'une pièce de 25- Pdr : six artilleurs dont le chef de pièce, son second et quatre canonniers, dont deux transmetteurs. En campagne, ce groupe était généralement scindé en deux équipes opérant en continu par rotations de 12 h. Lors des diagnostics préalables à la fouille, d'autres groupements similaires ont été identifiés sur le coteau alentour, dominant la vallée de l'Orne et le front britannique, sur les mêmes cotes d'altitude. On y a identifié une autre « gun-pit » de 25- Pdr, plusieurs trous d'homme avec des restes de rations et quelques fosses plus grandes, creusées au bulldozer, vraisemblablement pour y parquer jeeps, tracteurs d'artillerie ou remorques. L'ensemble témoigne du déploiement des deux régiments d'artillerie identifiés grâce aux archives au cours du mois de juillet. Le mobilier, relativement abondant, recueilli dans les trous d'homme fouillés inclut divers matériels militaires britanniques, dont de nombreuses boîtes de rations et quelques témoins d'aménagement intérieurs tels qu'un fragment de lampe-tempête à pétrole et des ustensiles de toilette. Ces données recourent quelques témoignages de vétérans, dont celui du L^t Swaab, observateur avancé (« FOO », Forward Observer Officer) au sein de l'un des régiments d'artillerie attachés à la 51st (*Highland*) Div., déployé juste au nord du site⁹⁴.



Figure n° 17 : Blainville-sur-Orne, à gauche, tranchée-abri dotée d'une banquette sur son côté est, en direction du front, creusée à proximité de la fosse qui abritait le canon de 25- Pdr ; à droite, cliché pris près de Potenza, en Italie, d'un poste de commandement avancé de la *Royal Canadian Artillery* (batterie B du *1st Field Reg.*, RCA), le 24 septembre 1943, similaire à celui fouillé à Blainville (A. McKenzie Stirton, Library and Archives of Canada, PA-177156)

⁹³ Il pourrait s'agir d'un abri dédié au groupe électrogène nécessaire à la recharge des batteries des postes émetteurs, placé à l'écart des abris de personnel à cause du bruit qu'il génère et du risque d'explosion des vapeurs d'essence : *ibidem*, p. 63.

⁹⁴ Jack SWAAB, *Field of Fire. Diary of a Gunner Officer*, Londres, Sutton, 2007 [2005].

Une autre configuration défensive, celle du « hérisson », a été observée à Giberville, à l'est de Caen (Calvados), où une compagnie du *Queen's Own Rifles of Canada* s'est enterrée, après la libération du village au soir du 18 juillet 1944, dans un verger entouré de haies. Les trous d'homme et postes d'armes lourdes y ont été creusés en petits groupes, distants de 5 à 10 m, de sorte à couvrir un front de 200 x 400 m dans toutes les directions⁹⁵. De tels dispositifs ont été décrits dans plusieurs récits, dont celui de Gwenn-Aël Bolloré, vétéran du commando Kieffer, augmenté des croquis de Maurice Chauvet, membre de la même unité, évoquant tous deux leur séjour dans le bois de Bavent, au nord-est de Caen, du 6 juin à la mi-août 1944⁹⁶ (Figure n° 18) :

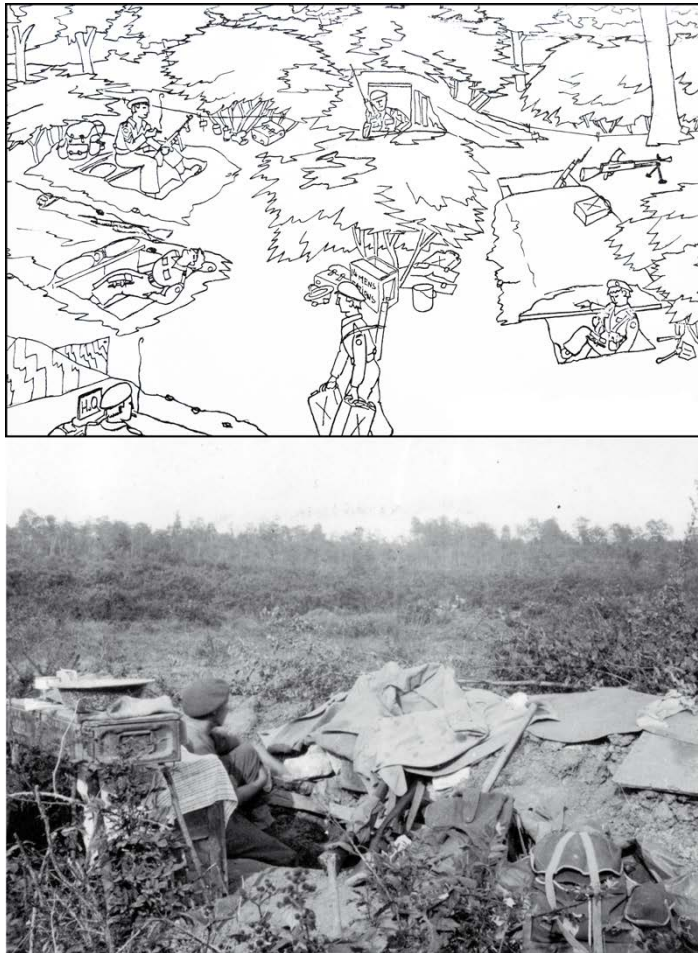


Figure n° 18 : Abris de combat et organisation tactique d'un « strong point » des commandos britanniques de la 1st Special Service Brigade à Bavent près de Ranville, au nord-est de Caen, en juin-juillet 1944. En haut, dessin du commando français Maurice Chauvet. En bas, photographie du L/Cpl Ken Emmerson, du QG de la brigade, au Mesnil de Bavent, avec le titre « My slit trench near Le Mesnil ». Noter le matériel épars, mis à sécher au soleil, dont une caisse à obus posée sur des branches afin de servir de table, des planches, une toile de tente et le manche d'une pelle de tranchée GS à portée de main (M. Chauvet, cl. publié par Eddy FLORENTIN, *La poursuite : Opération Paddle*, Paris, Presses de la Cité, 1969, et Coll. K. Emmerson, Commando Veterans Association)

⁹⁵ D. FLOTTÉ (éd.), *Giberville, Calvados, « ZAC du chemin de Clopée-tranche 2 »*, Rapport archéologique, Cesson-Sévigné, Inrap GO, 2017, p. 52-60.

⁹⁶ G.-A. BOLLORÉ, *Nous étions 177*, Paris, France-Empire, 1964, p. 157, 181-182 ; dessin de M. Chauvet in Eddy FLORENTIN, *La Poursuite : Opération Paddle*, Paris, Presses de la Cité, 1969, p. 96-97, et autres témoignages aux p. 9-10 et 22 ; V. CARPENTIER, *Un fleuve pour la Liberté : De Sword Beach à la Dives*, Bayeux, OREP, 2014, p. 125 sq.

Sur ces fronts statiques, que les commandos et les parachutistes britanniques durent tenir plus de deux mois, les abris étaient organisés, d'après M. Chauvet, en « strong points », positions défensives excavées, camouflées, couvertes et défendues par divers obstacles, barbelés, mines, fusées éclairantes et autres « booby traps ». Au sein de ces « points forts », les « cagnas » des commandos, alias « foxholes » ou trous d'homme consolidés, étaient reliées entre elles par des boyaux communiquant avec des tranchées de repli et des postes de combat, d'écoute ou d'observation. De telles descriptions sont évidemment très précieuses pour la reconnaissance de ce type de vestiges en prospection ou grâce à l'interprétation des couvertures aériennes et Lidar, qui commencent seulement à être exploitées dans la région pour les traces de la dernière guerre. Nul doute que d'importantes données seront encore produites par ce biais dans un avenir prochain

*

Vestige omniprésent sur les théâtres d'opération de la Seconde Guerre mondiale, le « trou d'homme » a constitué un fait tactique de première importance pour la menée des combats. Son histoire peut être abordée à travers le croisement des sources archéologiques, des archives, des témoignages des vétérans et de la lexicographie militaire qui s'y rapporte. Sur le théâtre de la bataille de Normandie, la typologie de ces vestiges, établie à la lumière des fouilles pratiquées depuis une décennie, traduit l'application concrète sur le terrain, au cours de l'été 1944, d'un certain nombre d'innovations qui permirent d'adapter les pratiques du combat aux nouvelles conditions de la guerre. En retard sur l'Allemagne, qui s'était activement préparée à la guerre dès la fin des années 1930, les Alliés se virent contraints de réviser leurs tactiques en matière d'abris de combat. À la charnière des années 1942-1943, en réponse aux pertes sérieuses enregistrées en Afrique du Nord, ils adoptèrent le concept du trou d'homme consolidé ou « foxhole », encore en usage de nos jours. Nous avons proposé ici un premier cadre de réflexion autour de la typologie des trous d'homme de Normandie, qui se rattachent à deux grands types : d'une part, des abris de première instance, les plus nombreux, creusés systématiquement lors de haltes brèves ainsi qu'à l'arrière du front, fréquemment par centaines, voire par milliers ; et d'autre part, des abris consolidés protégeant plus efficacement les combattants en zone de mort, à ce jour plus rares en fouille. Le matériel retrouvé permet en outre d'éclairer les pratiques des combattants dans leurs trous d'homme ou aux abords de ceux-ci, et d'aborder ainsi la question des cultures matérielles propres au conflit de 1939-1945. En marge de la théorie et des manuels réglementaires, ceux-ci ont développé des savoir-faire, à l'épreuve du feu et par emprunts mutuels. L'archéologie, confrontée aux autres sources documentaires, permet d'en suivre la trace parmi les vestiges nombreux et variés que la guerre a laissés. Le recours naissant aux technologies de détection, en particulier du Lidar, largement exploitées ailleurs en archéologie des conflits, permettront certainement, dans les années à venir, d'enrichir ces données de fouille, limitées pour l'heure à certains secteurs particulièrement touchés par l'aménagement.

Résumé / abstract

Aussi banal qu'essentiel dans le déroulement des combats, le « trou d'homme » est quasi omniprésent sur les champs de bataille de la Seconde Guerre mondiale. Le slogan bien connu des troupes de l'Oncle Sam, « Dig or Die ! », rend assez clairement compte de l'importance de cette structure excavée pour les cultures matérielles de la guerre de 1939-1945. En effet, les trois quarts des blessures infligées lors de la dernière guerre le furent par éclats d'obus, de grenades ou de bombes contre lesquels les soldats, toutes nationalités confondues, n'avaient d'autre choix que de s'enterrer le plus rapidement possible. Le trou d'homme a correspondu par conséquent à un fait matériel et tactique de première importance dont les vestiges sont présents sur tous les théâtres d'opération de la Seconde Guerre mondiale, avec toutefois diverses nuances que l'on s'attachera ici à discuter en se fondant sur les observations archéologiques réalisées en Normandie. Rapportées aux archives et à une grande variété lexicale, ces données permettent en effet d'aborder l'historique et la typologie de ces abris de combat, qui renvoient en partie aux tactiques de la Grande Guerre, mais aussi à des innovations significatives des nouvelles conditions de la guerre à partir des années trente. L'aller-retour critique entre données du terrain, archives réglementaires, iconographie et témoignages de vétérans permet de proposer ici un premier cadre de réflexion autour de ces vestiges, si nombreux et singuliers, des champs de bataille de 39-45. À travers cette autopsie d'une structure a priori banale se dévoile un pan essentiel, quoique peu interrogé à ce jour, des réalités tactiques et matérielles de la Seconde Guerre mondiale et, notamment, des pratiques empiriques acquises et développées à l'épreuve du feu par les combattants, au cours de ce conflit, afin d'accroître leurs chances de survie.

As commonplace as it is essential in the conduct of combat, the "manhole" is virtually omnipresent on the battlefields of World War II. The well-known slogan of Uncle Sam's troops, "Dig or Die!"; clearly reflects the importance of this excavated structure for the material culture of war from 1939 to 1945. In fact, three-quarters of the injuries inflicted during the last war were caused by shrapnel, grenades, or bombs, against which soldiers of all nationalities had no choice but to dig themselves in as quickly as possible. The manhole was therefore a material and tactical feature of prime importance, the remains of which can be found in all theaters of operation of the Second World War, albeit with various nuances that we will discuss here based on archaeological observations made in Normandy. When compared with archives and a wide variety of lexical data, these findings allow us to examine the history and typology of these combat shelters, which were partly inspired by the tactics of the Great War, but also reflected significant innovations in the new conditions of warfare that emerged in the 1930s. The critical back-and-forth between field data, regulatory archives, iconography, and veteran testimonies allows us to propose an initial framework for reflection on these numerous and unique remnants of the battlefields of 1939-1945. This examination of a seemingly mundane structure reveals an essential, yet little-explored aspect of the tactical and material realities of World War II, particularly the empirical practices acquired and developed in the heat of battle by combatants during the conflict in order to increase their chances of survival.